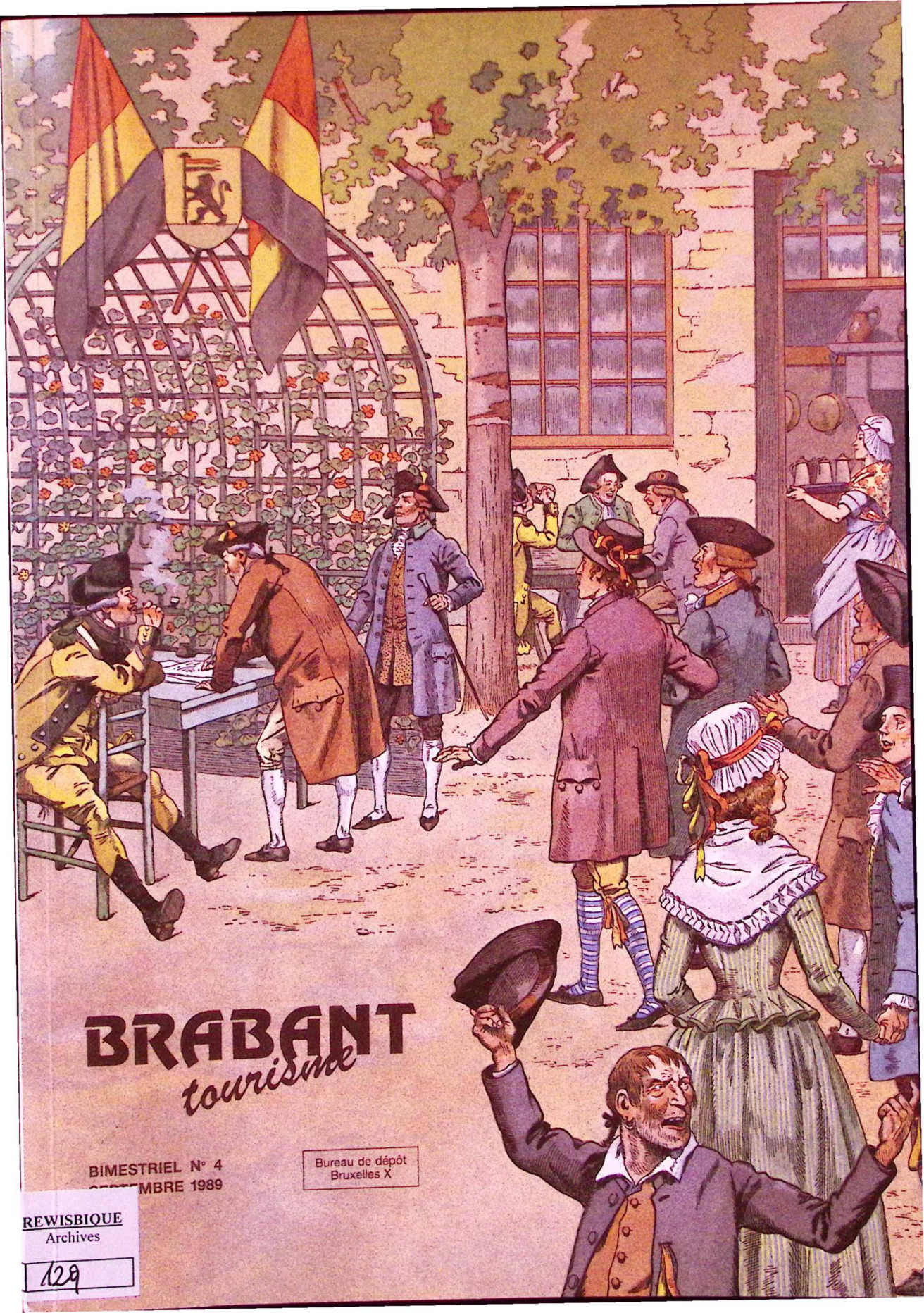


BRABANT touriste

BIMESTRIEL N° 4
SEPTEMBRE 1989

Bureau de dépôt
Bruxelles X

REWISBIQUE
Archives
129

Bruxelles, capitale de l'Europe. Bruxelles, notre port d'attache. Une situation privilégiée qui nous permet d'être les seuls à vous raccourcir l'Europe. Parce qu'en partant directement de son cœur, nous vous amenons plus vite là où vos affaires vous appellent. A Paris, Londres ou Milan, bien sûr. Mais aussi dans ces villes qui feront l'Europe de demain: Newcastle, Bilbao, Florence, Hanovre... Au total 13 nouvelles destinations européennes qui s'ajoutent aux 37 autres pour simplifier plus que jamais la route de vos affaires.

D'AUTRES RÊVENT D'EN FAIRE AUTANT.

SABENA
BELGIAN WORLD AIRLINES

BRABANT touristique

e bimestrielle de la Fédération istique de la Province de Bra- pour la Communauté fran-

dent :
er Rober, député permanent

Présidents :
cis De Hondt et Vanhelwegen,
tés permanents

cteur - Rédacteur en Chef :
ert Menne

étaire de rédaction :
erine Ansiau

inistration et Publicité :
Kouprianoff

entation :
c Schouppe,
ine Truyens

rimerie :
varichet s.p.r.l.

articles sont publiés sous la e responsabilité de leurs au- s. Ceux non insérés ne sont pas lus.

iste une édition néerlandaise de la e « Brabant » qui paraît neuf fois par et qui contient des articles originaux.

iée à la Fédération de la Presse odique de Belgique (FPPB).

SEPTEMBRE 1989

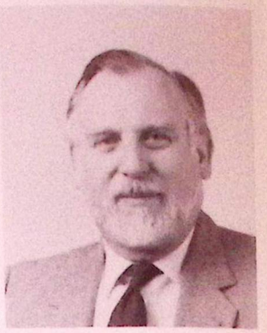
Prix de ce numéro : 100 F.

Cotisation 1989 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par **Didier Rober** 2
Les Insolites de 1789, par **Jo Gerard** 3
Jean Timmermans, hier et aujourd'hui (1899-1986), par **René Dalemans** 8
La Belgique, ce laboratoire européen de Napoléon, par **Jo Gerard** 12
Le Square du Sablon, par **Judith Masse** 15
Promenons-nous en Hesbaye... A Ramillies et Opheylissem 16
Echos du patrimoine, par **Christian Spapens** 22
Le plus original des bistrots bruxellois, par **Philippe Chavanne** 26
Allons voir les stations du métro à Bruxelles, par **Yvonne du Jacquier** 28
Les muralistes de Saint-Josse, par **Alain Monderer** 32
Le quartier historique de Saint-Géry relève le défi, par **Anne Micha** 34
Expositions, par **Catherine Ansiau** 44
Vient de paraître, par **G.M.** et **C.A.** 45
Avis-Echos, par **Catherine Ansiau** et **Gilbert Menne** 47
Calendrier des manifestations culturelles et populaires 53

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.
Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles
Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07
Editeur responsable : Gilbert Menne.
Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

La Révolution Brabançonne a deux cents ans



par *Didier ROBER,*

Député permanent,
Président de la Fédération
Touristique du Brabant,
Communauté française

Les fastes médiatiques des grandioses commémorations célébrant le Bicentenaire de la Révolution française éclipsent de très loin le souvenir d'une autre insurrection populaire, beaucoup moins connue certes, mais qui nous concerne de très près : la Révolution belge dite « brabançonne » de 1789.

La plupart des historiens ne retiennent que les aspects négatifs de cette révolution qui échoua pour une grande part en raison des antagonismes entre factions rivales belges, plutôt que par la victoire des Autrichiens.

En effet, contrairement à la Révolution française qui eut une véritable assise populaire et qui visait à transformer radicalement les structures de la société, la Révolution brabançonne voulait au contraire restaurer les anciens privilèges mis en péril par l'autoritarisme éclairé de Joseph II.

C'est ainsi que dans notre province, contrairement à ce qui se passa en Principauté de Liège où le courant libéral l'emporta, les idées généreuses des progressistes Jean-François Vonck et Jean-Baptiste Verlooy, qui voulurent donner à nos provinces une constitution de type américain, furent combattues par le groupe conservateur et bourgeois mené par Henri Van der Noot. Les éphémères Etats Belgiques Unis, première tentative d'un régime fédéral dans notre pays, sombrèrent sous les dissensions et notre jeune indépendance, qui au départ avait toutes les chances de réussite, s'effondra d'elle-même.

Les leçons de cette Révolution perdue exercèrent une grande influence sur les événements de 1830 et contribuèrent à la création d'un sentiment national belge.

La Province de Brabant se devait de rappeler ces événements importants de son histoire.

C'est elle en effet qui prit la tête de l'opposition aux Autrichiens et qui donna aux drapeaux et cocardes des révolutionnaires ses trois couleurs : noir, jaune et rouge.

Notre revue, par la plume alerte de Jo Gerard, évoque certains aspects inédits de cette période et de son aboutissement : l'Empire. Aussi, c'est tout naturellement que le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant a décidé de consacrer un numéro spécial de son organe « Le Folklore Brabançon » à notre Révolution Brabançonne.

Réuni à l'initiative du « Comité 1789 », un groupe d'éminents historiens et de chercheurs a accepté d'apporter sa collaboration à cette publication par des textes inédits qui contribueront à attirer l'attention du public sur cette année cruciale de l'histoire de notre Province et de la Belgique en devenir.

Les insolites de 1789

par Jo GERARD

Connaissez-vous Charles Jaubert ? Il naquit à Ath en ce XVIII[e] siècle. Son père était originaire du Dauphiné.
Intelligent notre Charles et cultivé. Bon juriste, il tente d'obtenir un titre de noblesse, mais en vain.
Partisan de profondes réformes de notre régime, en 1788, il adhère à la politique de Joseph II et le voilà devenu l'homme de confiance du général d'Alton qui commande en Belgique les troupes autrichiennes.
Le 8 août 1788, un des leaders les plus remuants des Belges en révolte contre la politique de Joseph II, le tribun bruxellois Henri van der Noot fuit notre pays pour se mettre à l'abri de la police autrichienne.
Aussitôt Charles Jaubert se propose pour enlever van der Noot en Angleterre et le ramener en Belgique. Tout un complot se trame, déjà on a recruté des hommes de main et affrété un petit voilier quand le ministre plénipotentiaire autrichien Trauttmansdorff donne l'ordre de renoncer au rapt.
Toujours dévoué au général d'Alton, Charles Jaubert tente alors de s'infiltrer dans le réseau révolutionnaire tissé sur nos provinces par Jean-François Vonck et ses amis. Parmi les volontaires qu'ils ont recrutés figure un marchand de vin, un certain De Ridder.
Charles Jaubert achète le gaillard moyennant 15.000 florins. Et De Ridder de signaler que les conspirateurs vonckistes vont se réunir chez l'un d'eux, Daubremez.
La police autrichienne cerne la maison et réussit à arrêter quelques-uns des partisans de Vonck, les autres ayant fui par les toits.
Les événements se précipitent en Belgique où triomphe la révolution, l'armée autrichienne se réfugie à Luxembourg et le général d'Alton meurt. Charles Jaubert ayant perdu son protecteur a gardé sa volumineuse correspondance.
Pour faire un éclat, il la publie en 1791 à la vive colère du gouvernement de Vienne qui voue son ex-agent secret aux gémonies.
Mais l'homme a plus d'un tour dans son sac. Aussi dès que le général Dumouriez pénètre en Belgique, à la tête de l'armée française, Jaubert n'hésite pas à prendre contact avec le général vainqueur, en décembre 1792.
Jaubert est déchaîné. N'exige-t-il pas devant les membres belges de la « Société des Amis de la Liberté » que soit arrachée de son socle la statue de Charles de Lorraine, à Bruxelles.
Le zèle républicain de notre homme sera bientôt récom-

Charles JAUBERT travaille pour Fauquier-Tinville que voici.

pensé. En effet, Charles Jaubert se met au service de Fouquier-Tinville et s'en va, pour son compte, espionner à Paris les captifs dans les prisons où les entasse le Comité de Salut Public.
Jaubert prétend que des détenus conspirent contre la République et parmi eux : André Chenier, l'illustre poète. S'il sera guillotiné c'est notamment à cause de Jaubert.
Mais que deviendra celui-ci après la chute de Robespierre et de ses partisans en 1794 ? Il rentre en Belgique où il essaye d'obtenir un emploi auprès de Bouteville, le Commissaire général de la République dans notre pays. En vain, car Bouteville se renseigne sur Jaubert et reçoit ce rapport édifiant :
« C'est un monstre, il a joué le rôle le plus infâme, celui de mouton, dans la fameuse et trop mémorable conspiration des prisons. »
Mais Charles Jaubert ne se tient pas pour battu. Maniaque de la dénonciation il écrit à Bouteville que « l'administration du district d'Ath est composée de fripons qui rançonnent les habitants des campagnes et rendent odieuse la Révolution française par leurs exactions scandaleuses ».
Lorsqu'en 1797, se déchaîne en Belgique la Guerre des Paysans, Jaubert est arrêté sous la double inculpation d'ex-espion au service de l'empereur Joseph II, puis de Fouquier-Tinville.
Nous perdons alors la trace de notre inquiétant personnage combien typique de cette tumultueuse époque.
Mais si après l'agent secret de Fouquier-Tinville nous silhouettions Armand Louis de Béthune Charost qui fut, mais oui, candidat au trône de Belgique en 1792...
Descendant du célèbre Sully, il est le fils unique du duc de Béthune-Charost. Ce dernier gère à merveille ses domaines du Berry où vingt ans avant 1789, il avait aboli les dîmes féodales, car il se voulait progressiste et attentif au bien-être de ses fermiers.
Le jeune de Béthune n'a pas le réalisme de son père. La tête farcie de théories et des idées alors en vogue, regardons-le harceler de démarches en 1789, le tribun brabançon Henri van der Noot, leader des rebelles contre Joseph II.

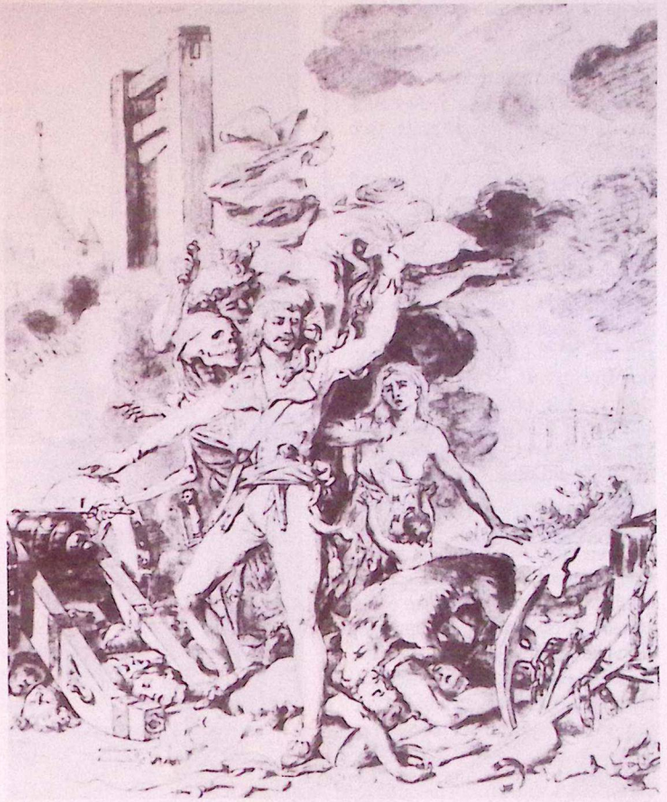
Charles JAUBERT toujours dénonçant...

Il dit à van der Noot : « Je vais lever une légion dont je serai le général. Souvenez-vous que la bataille de Rocroi fut gagnée par un prince qui avait alors mon âge ».
En janvier 1790, de Béthune est toujours un peu là et il propose à van der Noot de l'élire roi des Belges mais cette prétention exaspère notre noblesse qui envoie promener cet encombrant prétendant au trône de Belgique.
Comme notre parti conservateur ne veut pas de ses services, de Béthune se tourne vers les démocrates groupés autour de l'avocat Vonck et il leur suggère de lui confier le pouvoir. En vain.
Nullement découragé il s'en va à Liège et offre au révolutionnaire Fabry de l'aider à placer un emprunt d'un million de florins en Hollande pour renflouer les finances liégeoises.
Mais la principauté est envahie par l'armée austro-prussienne et de Béthune doit réorienter toute sa politique.

Regardez-le se rendre à Paris où vivent et complotent de nombreux réfugiés belges ayant fui leur pays reconquis par les troupes autrichiennes durant l'hiver de 1790.
Aux exilés belges de Béthune déclare : « Formons un parti puissant qui me hissera sur le trône de Belgique. Ne suis-je pas un descendant des comtes de Flandre ? »
de Béthune fait même diffuser un tract en Belgique. On y lit ces lignes : « Peuple belge, nous n'avons plus des van der Noot, des van Eupen, des Vonck pour chefs mais bien un prince brave, un prince de sang de nos anciens comtes de Flandre ».
Le 14 décembre 1791 le prince commence à recruter des

Dans les tumultes de la Révolution...

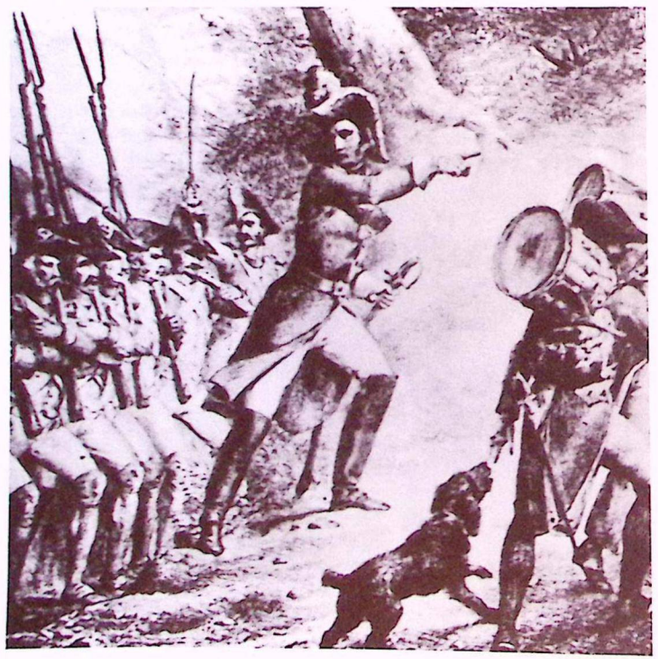
troupes et il commande six mille uniformes noirs doublés de rouge.
Mais le leader des démocrates belges, Edouard de Walckiers, s'oppose efficacement aux menées de de Béthune et, avec énergie. de Walckiers est catégorique : « Nous agissons pour améliorer le sort du peuple belge et non afin de créer un royaume ».
Les quelques centaines de soldats levés par de Bethune sont alors incorporés dans l'armée de Dumouriez.
Et que deviendra-t-il le prince ? Bientôt pris dans les dangereux remous de la Terreur en France, il tente en vain de s'embarquer à Calais vers l'Angleterre. Capturé et accusé par Fouquier-Tinville de conspiration contre-révolutionnaire, il est incarcéré à la Conciergerie et guillotiné. Il n'avait que vingt-trois ans, cet ahurissant personnage.
Au cours de ses intrigues et de ses négociations avec les démocrates belges il avait rencontré à plusieurs reprises un autre « insolite » de 1789 : l'avocat Jean-Baptiste Verlooy.
Il naît à Oosterwijck dans la province d'Anvers, le 22 décembre 1746. Il meurt à Bruxelles, le 4 mai 1797 après une courte vie : une cinquantaine d'années mais combien remplies !
Tenace, notre Verlooy, car fils d'un paysan campinois, il s'acharne à sortir de sa condition, étudie le Droit jusque fort avant dans ses nuits, à la lueur d'une grosse chandelle.
Il rédige un « Codex Brabanticus », monumental recueil de lois et de règlements qu'il dédie au chancelier Joseph de Crumpipen.
Comme le rappela Suzanne Tassier, il dévorait les œuvres de Montesquieu, de Voltaire, de



Beaumarchais et même les pesants bouquins de l'abbé Raynal, un des pires bavards du XVIII[e] siècle.
En 1788, Jean-Baptiste Verlooy publie : « Verhandeling op d'onacht des moederlycke tael in de Nederlanden », « Essai sur la négligence de la langue maternelle aux Pays-Bas ».
C'est un livre remarquable, admirablement écrit et dont les idées sont originales à l'époque où les lance leur ardent auteur.
Que veut-il ? Que le flamand soit réintroduit dans l'enseignement, que cette langue devienne celle des sciences, que les littératures de Hollande et de Flandre soient mieux harmonisées quant à leur vocabulaire et à leur syntaxe, que les milieux bourgeois et aristocratiques en maniant le flamand, comme Marnix de Sainte Aldegonde, au XVI[e] siècle, soient plus proches du peuple.
Mais Verlooy analyse aussi l'origine et l'essor des libertés démocratiques dans les communes flamandes et il fait l'éloge de la civilisation germanique.
Ces opinions, notre avocat se les forgea en observant le déclin intellectuel des Flandres depuis que leurs élites protestantes traquées par Philippe II avaient apporté à la Hollande et à l'Angleterre où elles s'établirent, le meilleur d'elles-mêmes, au vif détriment du peuple flamand.
Verlooy eut l'idée en 1789 de créer la société secrète : « Pro Aris et Focis » afin d'organiser le soulèvement des Belges contre

Le prince de Bethune.

Joseph II. Mais une fois réussie notre révolution grâce au courage et au dynamisme de l'avocat flamand et de ses amis, que fera-t-il ?
Il rédige un « Projet raisonné d'union des Provinces Belgiques ». Il prône le suffrage censitaire mais élargi au point d'en exclure très peu de citoyens. La noblesse et le clergé seront élus sur des listes particulières et spécifiques à chacun de ces milieux sociaux mais les députés des aristocrates, des ecclésiastiques et des bourgeoisies tant urbaines que rurales siégeront ensemble au Grand Conseil National.
Verlooy lutte pour son programme qui heurte de front celui de van der Noot car le tribun conservateur ne veut pas d'une meilleure représentation des classes moyennes, des professions libérales et des industriels.
Soutenus par les vieilles corporations jalouses des privilèges et des monopoles des métiers, par un haut clergé réactionnaire et par une partie de la noblesse, van der Noot et ses partisans traqueront ceux de Verlooy et de Vonck.
Fuyant à Namur, puis à Givet et à Lille, nos démocrates se regrouperont autour de Verlooy qui fonde la société secrète « Pro Patria ». Elle sera à l'origine de deux tentatives vonckistes de renverser le régime de van der Noot, l'une échouera à Courtrai, l'autre fera long feu dans le Hainaut.
Dumouriez une fois vainqueur à Jemappes, Verlooy devient « représentant provisoire » de Bruxelles, il s'empresse d'y parcourir les prisons pour en délivrer, selon sa propre expression : « Les victimes des lois gothiques et féodales ».
Mais Verlooy veut créer une République belge, immédiatement, en la dotant d'un gouvernement. Il s'en ouvre à Dumouriez : « Agissons rapidement sinon la corruption de l'or des ecclésiastiques, des nobles et des royalistes entravera les élections ».
Telle n'est pas l'opinion d'un autre démocrate vonckiste, Cornet de Grez. Il souhaite, lui, qu'on élise d'abord une Convention nationale et qu'ensuite soit formé un gouvernement réellement représentatif.
Dumouriez est perplexe. Il ne désire pas blesser l'opinion conservatrice dont il mesure la puissance en Belgique, aussi finit-il par repousser le plan d'action de Verlooy. Ce dernier, pourtant, avait vu clair, puisque le 29 décembre 1792, les conservateurs, les fameux Statistes de van der Noot, réussirent à saboter les élections pour la Convention nationale de Belgique.
Verlooy, en ces journées si tendues, part à Ypres et à Gand pour y tenter de rallier les démocrates à la formation immédiate d'un gouvernement. Toutefois, à Paris, la Convention prend un décret qui supprime toutes les institutions de l'Ancien Régime dans nos provinces.
On sait que l'armée autrichienne fit alors un retour en force en Belgique mais qu'après la bataille de Fleurus en juin 1794, notre pays sera annexé à la France jusqu'en 1814.
Et Verlooy ? Il réunit, en hâte, après la victoire française, quelques démocrates à Bruxelles et à son instigation, ils adressent à la Convention de Paris une lettre souhaitant notre rattachement à la France.
Le 20 avril 1795, Verlooy est nommé maire de Bruxelles où il s'éteindra usé par le travail et les soucis politiques, le 4 mai 1797.
Pamphlétaire mordant, il laisse des pages brûlantes qu'il intitula : « Intrigues du despotisme démasqué » et un texte très curieux : « Zijn geloof, Vrijheid en Eijgendommen in gevaer ? » « La foi, la liberté et les propriétés sont-elles en danger ? » Ecrit en 1793, cet essai reflète parfaitement les opinions du parti vonckiste.



Le prince de Bethune se voyait déjà à la tête d'une armée.

Le lion et la liberté : deux symboles choisis en 1789 par VERLOOY.

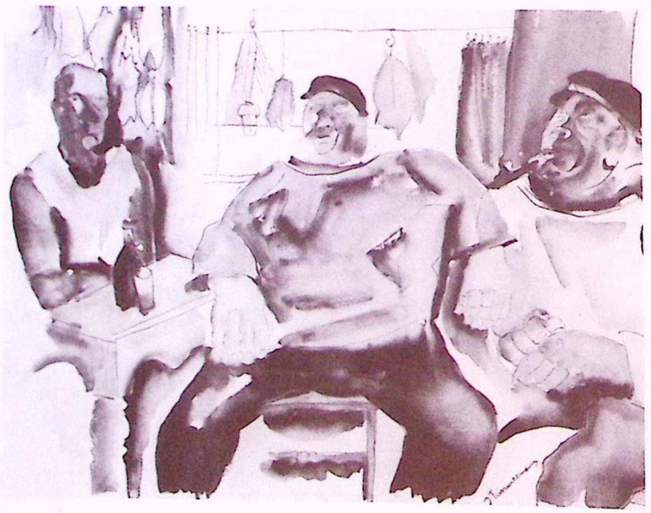
Danton qui se méfiait du prince de Bethune.

Jean Timmermans hier et aujourd'hui (1899-1986)

par René DALEMANS
Directeur de l'Académie des Arts de Woluwe-Saint-Pierre

La rétrospective qui s'est tenue dans les salles de la Province du Brabant du 11 au 29 avril dernier a permis de mieux cerner la personnalité de ce peintre, injustement négligé jusqu'à il y a peu, dont la qualité essentielle fut le talent et le défaut principal une trop grande modestie.

Le XIX[e] siècle n'a plus un an à vivre lorsque Jean Timmermans naît à Bruxelles.
Son père, artisan serrurier-ferronier d'origine bruxelloise, sa mère malinoise de souche, lui lèguent le solide fonds brabançon qui servira d'assise à son œuvre car, s'il est rarement question d'art au foyer, le goût de l'ouvrage bien fait, le respect du métier probe sont des vertus qu'on y cultive. Une passion toutefois y règne, celle que le père voue au « Bel Canto ». A celui-ci l'enfant préfère un temps les escapades au Jardin Botanique voisin de la demeure familiale.
Mais, d'une modeste boîte de couleurs reçue en 1912 naît une vocation ainsi que le traditionnel conflit familial. En effet, pour un foyer modeste, la carrière administrative, le col blanc, ont de tous temps représenté la voie de la promotion et des honneurs alors que l'art est suspect.



Un compromis est cependant trouvé et, en 1913, au seuil de ses 15 ans, Jean tout en suivant les cours du soir de dessin à l'Académie de Bruxelles entre comme apprenti dessinateur dans une petite firme hollandaise de photogravure et de publicité installée dans notre capitale.
La guerre voit malheureusement les patrons regagner leur patrie et Timmermans sans travail.
Grâce à la complicité maternelle il obtient – enfin – d'entrer en 1917, dans l'atelier de peinture de l'Académie de Bruxelles dirigé par Constant Montald (1862-1927). Ses compagnons ont alors pour nom : Magritte, Servranckx, Flouquet...
Nullement rassasié, Timmermans suit le soir les cours de dessin donnés par G. Van Strijdonck (1860-1927) et approfondit sa culture générale au contact de l'histoire de l'art.
Avec l'une de ses premières œuvres « La Misère Humaine », Timmermans échappe au symbolisme qui baigne encore l'Académie pour traduire la dureté de l'époque.
En 1918, il a 19 ans, le chemin de la liberté s'ouvre pour le pays et pour le jeune artiste frais émoulu.
La décennie qui suit est jalonnée par l'exploration de voies diverses : l'expressionnisme venu de Flandre submerge la « Plastique Pure » naissante et relègue à l'arrière-plan le classicisme humaniste de « Nervia » en Wallonie.
Timmermans souscrit un temps à ce credo mais, à la force tragique d'un Permeke ou à la fausse naïveté d'un De Smet, il préfère une vision plus colorée qui suggère celle du fauvisme joyeux de Dufy.
La personnalité qui s'affirme peu à peu chez notre Brabançon est un équilibre entre deux sensibilités, latine et thioise.
Le pain quotidien lui impose cependant des travaux alimentaires : création de papiers-peints, de tissus, de vitraux pour diverses maisons bruxelloises de décoration.
Pour le reste, peinture et solitude rompue par l'apéritif pris à la « Taverne Britannique », rue de Louvain, où les mouvements d'avant-garde artistiques les plus divers, « La Renaissance d'Occident », « Sept Arts », « La Lanterne Sourde » tiennent leurs assises et s'affrontent à coups de manifestes, d'invectives et de discussions passionnées.
Une amitié aussi, celle de Paul Delvaux avec qui Timmermans hante la foire du Midi, fasciné par le tourbillon multicolore des manèges, alors que son compagnon est hypnotisé par le musée anatomique du Dr. Spitzner qu'il recréera bientôt sublimé sur ses toiles.
En 1930, notre peintre affronte seul le feu de la critique en exposant chez Manteau, boulevard de Waterloo : galerie exigeante ne présentant que l'art vivant de qualité (Braque, Dufy, Permeke, De Smet, Modigliani...). D'emblée il recueille les suffrages. La fréquentation des cimaises de Manteau, c'est également la rencontre et la confrontation fructueuse avec Permeke, De Smet, Brusselmans, Spilliaert, De Saedeleer, Frey...
Bientôt aussi, le mariage apporte un changement majeur dans son existence : désormais à lui les affres et les joies de la création, à son épouse la gestion quotidienne d'une vie sereine qui se déroule pendant plus de trois décennies aux abords des étangs d'Ixelles.
Dans la première moitié des années 30, Timmermans entame un combat qu'il mènera jusqu'au terme de sa carrière : imposer la fluidité et la transparence de l'aquarelle à un public davantage sensible à la pâte largement étalée.
Si les thèmes : paysans retour des champs, pêcheurs attablés dans les cabarets d'Ostende, mère laborieuse et marmaille af-

« Cabaret de pêcheurs » aquarelle datée de 1932 (photo Alain Ceysens).

« Paysan assis » aquarelle de 1932 (photo Alain Ceysens).

« Sous-bois à l'étang » huile datée de 1977 (photo Alain Ceysens).

famée, sont du temps, l'artiste les traite avec un pinceau léger, complice et moqueur à la fois.
En 1934, l'occasion sera offerte au peintre d'élargir son horizon, de renouveler son inspiration. Une bourse de voyage que lui octroie, ainsi qu'à Willem Paerels, l'Etat lui permet en effet de se rendre aux Pays-Bas, à Paris, en Normandie et en Bretagne.
Peintre, Timmermans se fait aussi illustrateur : « l'Etoile Belge », « Le Soir », « Cassandre » (dont il s'écartera à point nommé), font paraître ses dessins.
L'immédiate avant-guerre le voit découvrir le Midi, c'est l'illumination au sens littéral du terme : Toulon vibrant de bleu-blanc-rouge martial, Cassis, Marseille aux ruelles chaudes, éclairent l'exposition qui a lieu au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en février 1939.

En 1940, mobilisé, entraîné par le flux et le reflux de la grande débacle, notre peintre se fond

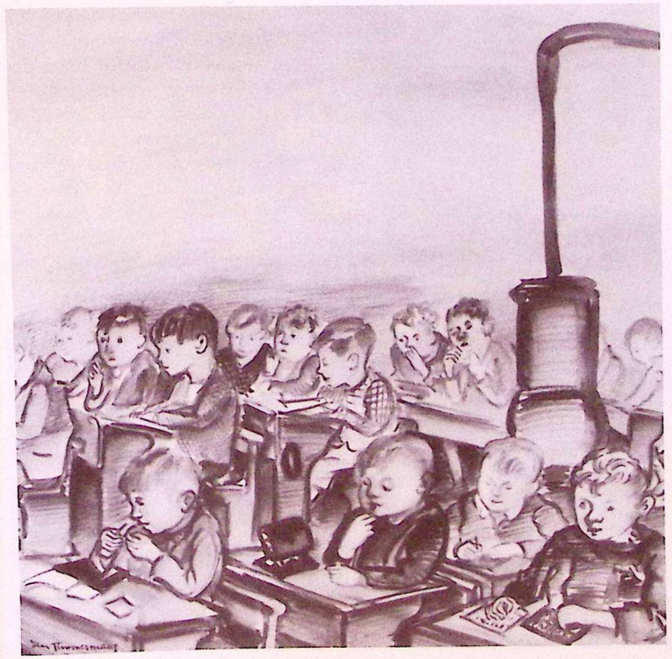
bientôt dans la grisaille de la capitale retrouvée. Il décline l'invitation à exposer sous le patronage de l'occupant et, menacé par le travail obligatoire en Allemagne, il se réfugie dans une ferme des Ardennes d'où il ramènera une provende de toiles nouvelles en 1944.
Paru durant cette sombre période, un petit ouvrage de Paul Haesaerts (« Retour à l'humain, sur une tendance actuelle de l'art belge, l'animisme ») regroupe les artistes belges qui, refusant d'abandonner une vision traditionnelle de la peinture, militent pour une figuration exempte des déformations chères à ceux de Laethem tout en s'attachant à la représentation émue du spectacle de la vie. Si telle est la définition de l'animisme, Jean Timmermans peut sans doute être rattaché à cette mouvance. Comme peuvent l'être A. Dasnoy, H.V. Wolvens, J. Maes, A. Van Dyck, W. Van Overstraeten, M. Iserentant, L. Van Lint à ce moment de leur évolution.
Prélude à une activité future, l'année 1947 voit l'artiste entreprendre une carrière d'enseignant : jusqu'en décembre 1948 il remplace en effet Jacques Maes, parti au Pérou, comme professeur de dessin et de peinture à l'Académie de Saint-Josse. En 1953/54 il assume également l'intérim de Théo Dirckx.

« Sous-bois » huile de 1977 (photo Alain Ceysens).

Un séjour en Italie grâce à une nouvelle bourse de voyage ne le détourne point du paysage : aux ors byzantins de Ravenne, il préfère les cyprès de Fiesole que le public découvre en 1953, une fois de plus à la Galerie d'Egmont.

En 1959, à une époque de la vie où beaucoup ne songent plus qu'au repos, Timmermans débute une nouvelle carrière. A la demande des autorités communales, il entreprend de mettre sur pied une école de dessin et de peinture à Woluwe-Saint-Pierre. Durant dix-huit ans, oublié de l'administration qui semble ignorer son âge, il va par tous les temps, chaque soir, chaque samedi, chaque dimanche, enseigner les rudiments de son art. Son éternelle cigarette au bout des doigts, exigeant, perpétuellement insatisfait, il promène sa silhouette légèrement voûtée entre les chevalets pour faire découvrir la ligne et le ton justes aux néophytes.
A l'époque des vacances scolaires il s'évade vers le Midi où il se ressource en récoltant la lumière sur ses toiles : Ardèche, Provence, Catalogne, Baléares le voient planter son chevalet.

Aquarelles, dédiées au quotidien, huiles consacrées à une réflexion plus intense et touchant aux rives de l'abstraction naissent à foison.
En 1977 (il a 78 ans!) les fonctionnaires redécouvrent son existence et sonne l'heure de la retraite avec le sentiment de l'œuvre honnêtement accomplie et de la relève assurée.
Si les amateurs lui conservent leur fidélité, le grand public et même des spécialistes en viennent bientôt à placer l'artiste dans cette zone indéterminée où passé et présent se fondent en une brume dorée. Grand est l'étonnement lorsque le 13 juillet 1986 un avis discret dans la presse annonce son départ. Celui-ci se fait, à l'image de son existence dans l'intimité et le recueillement.



« La classe » aquarelle datée de 1943 (détail) (photo P.B.A. – Bruxelles).

Bibliographie succinte

R. BAERT, *Peintres de Flandre et de Wallonie*, Maréchal, Liège, 1943.
P. CASO, *Jean Timmermans*, in « Volonté » n° 127, 3 juillet 1948.
P. CASO, *Jean Timmermans*, in « Le Soir », 7 mars 56, 24 février 65, 26 février 71, 28 février 73, 13 février 76, 27 février 78, 18 juillet 86.
R. DALEMANS, *Jean Timmermans*, édition a.s.b.l. J. Timmermans. Dereume imprimeur, Bruxelles, 1981.
R. DALEMANS, *Cent ans d'Arts Plastiques en Belgique*. t. 2, éd. Artis-Historia, Bruxelles, 1988.
R. DALEMANS, P. CASO, *Jean Timmermans*, Editeurs d'Art Associés, Bruxelles, 1989.
P.L. FLOUQUET, *Jean Timmermans*, in « La Maison », n° 111, novembre 1947.
M. KLEIN, *La peinture de Timmermans*, in « Excelsior », Mexico, 19 novembre 1956.
G. MARLIER, *La peinture dans le monde d'aujourd'hui*, Ça Ira, Bruxelles, 1936.
G. MARLIER, *Vingt années de peinture et de sculpture en Belgique*, Ed. des Artistes, 1943.
G. MARLIER, *Hedendaagse Vlaamsche Schilderkunst*, Laage Landen, 1944.
Ph. MERTENS, *La jeune Peinture Belge*, Laconti, Bruxelles, 1976.
St. REY, *Jean Timmermans*, in « La Libre Belgique », mars 1980.
L.L. SOSSET, *Timmermans*, in « Les Beaux-Arts », n° 722, Bruxelles, 2 mars 1956.
A. Van HOOGENBEMT, *Jean Timmermans op de deemis*, in « De Standaard », décembre 1933.
A. Van HOOGENBEMT, *De nieuwe generatie*, Gent, 1926.
Dictionnaire des peintres, Larcier, Bruxelles, 1946.
L'Art vivant en Belgique, Meddens, Bruxelles, 1972.
L'Art moderne en Belgique, Meddens, Bruxelles, 1974.
Dictionnaire biographique des artistes belges. Arto, Bruxelles, 1978/1988.

La Belgique, ce laboratoire européen de Napoléon

par Jo GERARD

1798 : Bonaparte a vingt-neuf ans. Il arrive à Bruxelles et s'en va loger à l'hôtel d'Angleterre situé à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le monument à la reine Elisabeth, boulevard de l'Empereur.

Bonaparte séjourne en Belgique pour y étudier les possibilités qu'offre son littoral afin d'y préparer un débarquement français en Angleterre.

A Bruxelles, il achètera des dentelles pour la jolie Joséphine et assistera à un spectacle de la Monnaie.

Plus tard, Napoléon reviendra chez nous : en 1803, en 1810, en 1811. Chaque fois il impressionnera ses hôtes belges par sa connaissance de leurs problèmes économiques et de leur patrimoine artistique, certes, mais surtout par la précision de ses informations sur les personnalités qui comptent alors dans notre pays. Il sait, par exemple, que les d'Arenberg se passionnent pour l'aérostation et les d'Ursel pour les livres rares.

Mais l'empereur considère la Belgique tel le laboratoire de l'Europe qu'il veut forger.

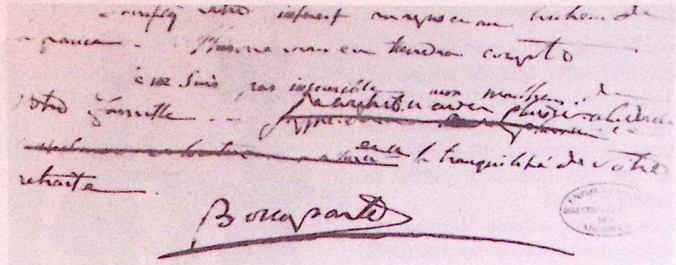
Voyez-le nommer le Gènois Ruggieri préfet dans le Limbourg, le marquis de Chauvelin, ancien ambassadeur de Louis XVI à Londres, préfet de la Lys, le méridional Perès préfet à Namur, le marquis de la Tour du Pin, à Bruxelles.

Mais Napoléon qui décidément brasse son Europe, offre, en France, cinq préfectures à des Belges. L'un d'eux, le rondouillard et érudit baron de Stassart règnera ainsi sur le Vaucluse où il consacrera des études à Pétrarque.

Toujours dans son optique novatrice, l'empereur se sert à sa manière si caractéristique de la Légion d'Honneur, l'ordre qu'il a fondé. Il l'octroie à 1.500 Belges mais avec quel subtil dosage social. Le porion liégeois Goffin avait sauvé des mineurs lors d'un coup de grisou dans les houillères liégeoises de Beaujonc. Napoléon lui décerne la Légion mais il la donne aussi

Bonaparte jeune, en 1798 était à Bruxelles.

L'écriture de Bonaparte.



au magnat du textile gantois, Lievin Bauwens.

A l'audace de ses conceptions sociales, Bonaparte joint un réalisme qu'on ignore trop souvent. En 1813, il signe un décret créant dans le bassin liégeois, la sécurité sociale avec ses cotisations patronales et ouvrières et une subvention de l'Etat.

Précurseur de l'Europe, l'empereur se devait de mesurer toute l'importance du port d'Anvers. Il l'équipe d'amples bassins et de vastes chantiers navals où seront construits trente-cinq grands navires. Un matelot français qui travaillait à Anvers y épouse une petite couturière flamande et de leurs amours naît le célèbre romancier Henri Conscience.

Déjà si moderne, Napoléon crée des prix pour récompenser les fermes-pilotes et un autre destiné à l'invention d'une machine à filer le lin.

C'est aussi dans ce carrefour européen qu'est à ses yeux la Belgique que l'empereur choisit nombre de personnalités de son entourage.

Le Brugeois Joseph van Praet devient le bibliothécaire de Sa Majesté impériale qui le consulte souvent sur les ouvrages à lire.

Pendant ce temps, un peintre natif de Saint-Hubert, Redouté, compose de superbes albums d'aquarelles de fleurs qui sont les livres-cadeaux de prestige que Napoléon offre aux souverains, aux diplomates qu'il désire honorer.

Chaque médecin militaire de la Grande Armée reçoit le traité de chirurgie composé par le docteur belge Nysten, un Limbourgeois que l'empereur apprécie beaucoup.

Lorsque naît l'Aiglon en 1811, qui en sculptera le tout premier buste sinon l'artiste wallon Ruxthiel? Son œuvre plaira à ce point à Napoléon qu'il nommera Ruxthiel « sculpteur des Enfants de France ».

L'empereur appréciait aussi le talent du peintre anversois Mathieu van Bree auquel il commanda nombre de tableaux représentant, parmi d'autres, des lancements de navires de guerre à Anvers.

Un autre aspect de la politique européenne menée par Bonaparte vis-à-vis des Belges c'est leur amalgame dans l'armée française. 175.000 soldats de notre pays servirent dans celle-ci et elle compta vingt généraux issus de nos provinces.

On vit même des jeunes filles belges épouser les généraux français Klein, Lobau et Guilleminot.

Le caractère déjà si moderne de l'empreinte napoléonienne sur la Belgique est intéressant à obser-

Napoléon, réconciliateur des monarchistes et des républicains.

Bruxelles sous l'Empire.

ver. Liège, par exemple, fut la première ville éclairée au gaz en 1811 pour célébrer la naissance de l'Aiglon. La cité mosane fut aussi la première où l'éclairage au gaz des ateliers y permit le travail de nuit.

Les aspects « Jules Verne » du règne de Napoléon sont illustrés par deux Belges. L'un d'eux, le capitaine Ransonnet, pilote en 1810 au Havre le sous-marin « Le Nautile » qui parcourt 200 mètres sous les eaux à 5 mètres de profondeur, mais se révélant peu maniable et incapable d'aller torpiller la flotte anglaise, le « Nautile » sera abandonné.

C'est encore un de nos compatriotes, M. Robert qui ayant acheté le célèbre ballon de la bataille de Fleurus, le perfectionna et atteignit, en 1803, à bord de sa nacelle l'altitude de 3.000 mètres, lors d'un vol à Hambourg.

L'Empire stimula et facilita les affaires grâce à sa réforme des poids et des mesures basés désormais sur le mètre, le litre, le kilo.

Mais le réel mérite de Bonaparte en Belgique fut d'y rassurer les gens de gauche sur leur droite et les hommes de droite sur leur gauche selon la belle formule de Henri Pirenne.

En effet, nombre de Belges avaient à vil prix acheté des biens ecclésiastiques au temps de la République et installèrent, dans ces couvents, des manufactures. Ces industriels redoutaient un retour en force de l'Ancien Régime qui les aurait dépouillés des bâtiments qu'ils occupaient.

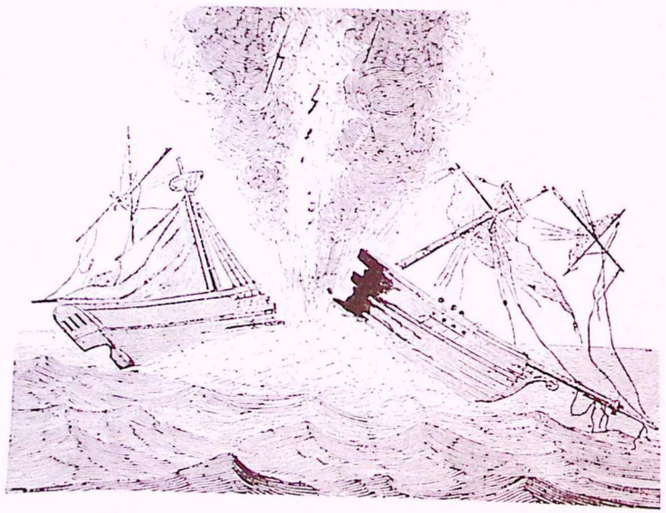
Quant aux nobles et au clergé si étrillés en 1793-1799, ils craignaient d'en revivre les heures pour eux combien tragiques.

Napoléon élimina les éventualités redoutées par les uns et les autres. Aussi lit-on dans la proclamation adressée aux Namurois par Emmanuel Perès, leur nouveau préfet impérial, cette phrase : « Citoyen, la révolution est finie et quiconque troublera désormais l'ordre public sera passible de la rigueur des lois ».

A Bruxelles, le préfet Doulcet de Pontécoulant ordonne qu'on rétablisse les anciens noms des rues qui avaient été débaptisées par les révolutionnaires. La place Saint-Michel par exemple, était devenue celle de la Blanchisserie et la rue du Curé, celle du Petit Coq.

Détail amusant : le préfet demanda toutefois que le nom de la rue du Cocu ne soit pas rétabli car, écrivit-il : « Ce nom brave la décence».

Lorsqu'après sa défaite de Waterloo, Napoléon fut exilé à l'île de Sainte-Hélène, un soir qu'avec mélancolie il se penchait sur les prodigieux souvenirs de son existence, il écrivit cette réflexion si romantique : « J'ai posé le pied sur un abîme de fleurs ».



Torpiller les navires anglais?

Le Square du Sablon

par Judith MASSE

En plein essor de l'ère
Manufacturière
Par la voix de ses poètes
Artistes et écrivains
L'homme se fit le prophète
Le chantre et l'exégète
Du créateur travail humain

Et dans une même gerbe
Le siècle qui vit éclore Millet
Verhaeren, peintre par le verbe
Constantin Meunier et Courbet
Sut réunir vingt-deux sculpteurs
Qui recréèrent avec bonheur
Avec un recul de quatre cents ans
Les quarante-huit métiers d'antan

Ils étaient fiers de leur métier
Les graissiers et les savetiers
Les tisserands et les foulons
Arquebusiers et forgerons
Les chaudronniers et les fondeurs
Armuriers, heaumiers, fourbisseurs
Et c'est avec ostentation
Qu'ils arboraient cette conviction
Par leur costume dont chaque détail
S'accordait à leur travail

Les boulangers et les meuniers
Les plombiers et les étainiers
Les tonneliers et les brasseurs
Les cordonniers et les tanneurs
Les ébénistes, les couteliers
Peintres, batteurs d'or, verriers

Même leur silhouette et allure
De leur esprit la tournure
Et de leur corps le maintien
Par les gestes quotidiens
Du labeur étaient modelés
Burinés et ciselés

Robustes et gaillards bouchers
Minutieux horlogers
Agiles couvreurs et plafonneurs
Fins orfèvres et doreurs
Charpentiers bien charpentés
Brodeurs d'arc-en-ciel aux yeux délavés

Possessions légitimes
Basées sur des liens intimes
Leurs instruments et leurs outils
N'étaient pas anecdotiques
Mais les prolongements organiques
De leurs mains et de leur esprit

Sous les grands arbres du Sablon
Distinguez-vous les partitions
Du marteau et du maillet
Du rabot et du soufflet
La lancinante symphonie
De la serpe et de la scie
Du va-et-vient de la cannette
Dans sa navette

Mais l'outil créé par l'homme
Parfois devient autonome
Et déjà à cette époque
Dans plus d'un métier il provoque
De par sa propre dynamique
Maintes applications empiriques

Parce qu'ils maniaient le couteau
Aiguisé, en bel acier
Sans être des bourreaux
Ni même des spadassins
Les perruquiers et les barbiers
Faisaient fonction de chirurgiens

Les selliers et les carrossiers
Les passementiers, les tapissiers
Les drapiers et les chaussetiers
Les chapeliers et les gantiers
Tourneurs de chaises qu'accompagnent
Les vanniers et les fabricants
De chaises en cuir d'Espagne

Tous avaient le cœur à l'ouvrage
Et jalousement à l'envi
De l'ébauche au produit fini
Le maîtrisaient sans partage
Réunissant en une même trinité
Fabrication, vente et publicité

Enfin les Quatre Couronnés
Les bâtisseurs de la cité
Tailleurs de pierre et ardoisiers
Maçons, qui avec du mortier
Liaient les divers éléments
Constitutifs du bâtiment
Aussi solidement que l'union
Au sein de leurs associations

Et ce travail de construction
Fit l'objet d'une transposition
En philosophie de haut vol
Avec ses emblèmes et ses symboles
Et les sculpteurs firent des portraits
De leur clientèle
Plus durables et plus vrais
Que leurs modèles

Promenons-nous en Hesbaye...

A Ramillies et Opheylissem

Promenade de Marlborough (6,5 km)

La randonnée commence au pied de l'**église Saint-Hubert** (1) de Ramillies. De style néo-baroque (1868), elle contient des fonts gothiques du XIV[e] siècle, de l'ameublement et des statues baroques du XVIII[e] siècle, ainsi qu'une intéressante pierre tumulaire armoriée de Conrad Everarts (+ 1668) et de Marie de Noville.

Le Duc de Marlborough, vu par l'« Imagerie populaire française », gravure de Jean Adhémar.

En suivant la rue du Village en direction de Taviers, nous atteignons la **Haute Cense (2)** ou ferme Fontaine qui garde encore dans son pignon les trous de boulets de canon de la **bataille de Ramillies.** Un peu d'histoire s'impose. Tout le monde connaît la célèbre chansonnette: «Marlborough s'en va-t-en guerre...» mais peu d'entre nous pourraient citer les faits d'armes de ce général dont la bataille de Ramillies est sans conteste un des principaux fleurons.

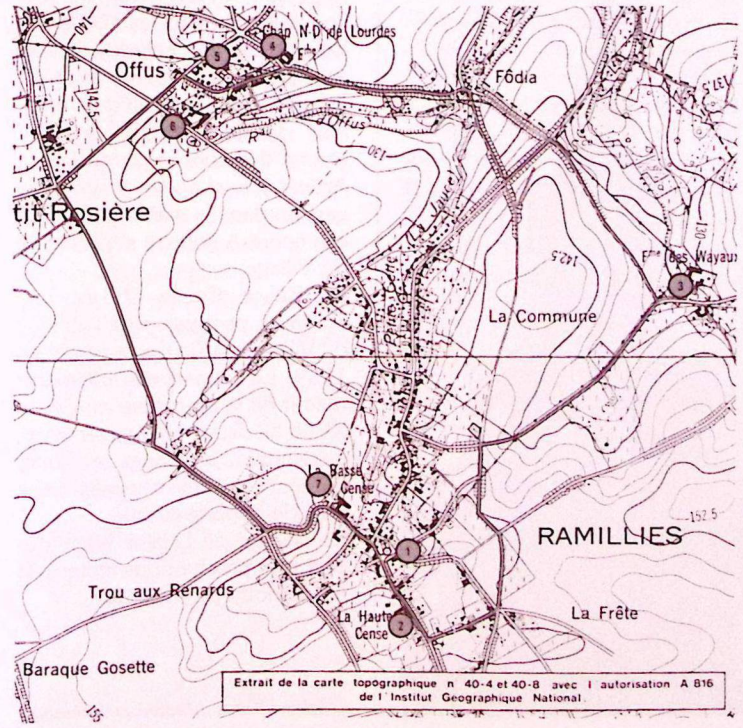
En 1701, le roi d'Espagne Charles II, ne pouvant avoir de postérité, fit un testament en faveur du petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, mais à la condition qu'il renonce à ses droits à la couronne de France. Lorsque le duc d'Anjou fut proclamé roi sous le nom de Philippe V, Louis XIV prit aussitôt possession de nos provinces au nom de son petit-fils et proclama également que celui-ci gardait ses droits à la couronne française. Devant la menace que pouvait représenter l'unification éventuelle de la France et de l'Espagne, la plupart des pays européens lui déclarèrent la guerre. Ce fut le début de la «Guerre de la succession d'Espagne» qui allait durer 12 ans. La bataille de Ramillies qui se place en 1706 fut d'une importance considérable car elle signifia pour la France la perte définitive de nos provinces qui passèrent lors du traité de paix en 1713, à l'Autriche qui les garda jusqu'à la Révolution française.

La ferme Seny. (Photo Roland Caussin.)

Le 23 mai 1706, jour de la Pentecôte, l'armée française, forte de 60.000 hommes, sous les ordres du maréchal de Villeroi, rencontra l'armée alliée du général John Churchill, duc de Marlborough, à la tête de 60.000 Anglais, Hollandais et Danois.

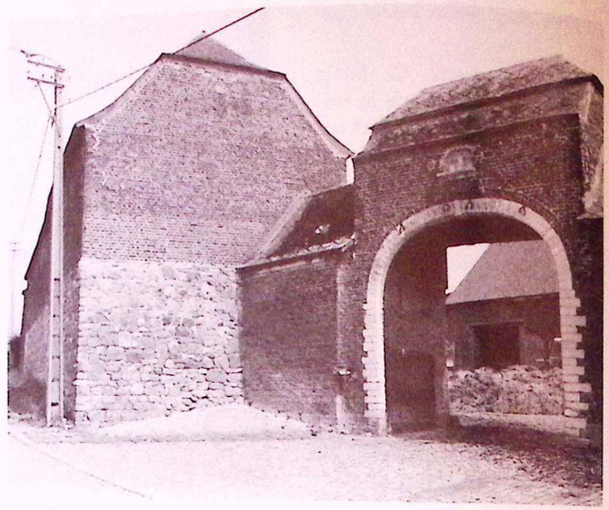
Le génie stratégique du général anglais, modèle de Napoléon qui étudia ses campagnes, l'emporta aisément sur le «maréchal de cour» français, et infligea à ce dernier une défaite écrasante. Près de 15.000 français périrent dans la journée alors que les alliés ne comptaient qu'un millier de morts. Le village de Ramillies brûla hélas en grande partie au cours des duels d'artillerie.

Nous quittons la ferme Fontaine et arrivés à la petite chapelle, tournons à gauche pour arriver au hameau de La Frête, carrefour de six chemins. Nous prenons le deuxième chemin sur la gauche et arrivons à la rue du Wayaux que nous suivons jusqu'aux abords de la **ferme du Wayaux (3).** La plaine entre la ferme et le village porte le nom de campagne de Rome, témoignage de l'ancienneté du village situé à proximité de la chaussée romaine Brunehaut.



La dépression de terrain environnant la ferme du Wayaux fut le théâtre de la manœuvre décisive de la bataille de 1706. Venant d'Autre-Eglise, hors de la vue des troupes françaises stationnées dans les villages d'Offus et de Ramillies, la cavalerie alliée déboucha par surprise dans la dépression du Wayaux et écrasa l'aile droite française. Cette attaque, jointe à une poussée de l'infanterie alliée sur les deux villages contraignit Villeroi à la retraite qui se transforma bientôt en déroute. Les débris des troupes françaises, poursuivis par la cavalerie refluèrent en désordre vers la frontière.

Une brasserie jouxtait jusqu'au siècle dernier les bâtiments agri-

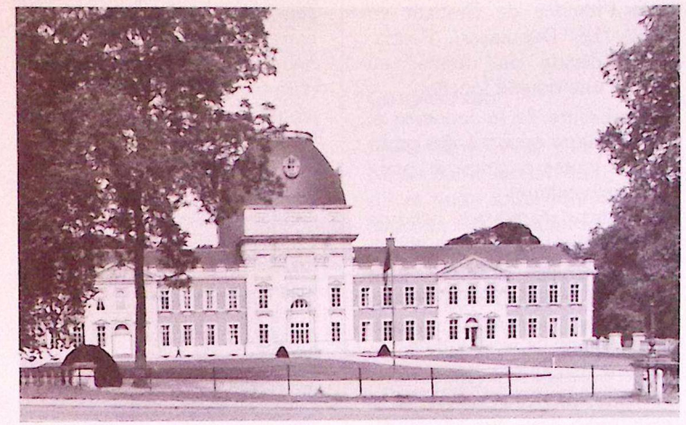


La Cense Seny à Offus. (Photo Laszlo Arany.)

coles. Avant d'arriver à ceux-ci engageons-nous dans le chemin à gauche.
A droite, le bois Gilain abritant une source qui donne naissance au ruisselet du même nom. Prenons à gauche la rue J. Guilleaume et après une centaine de mètres la drève à droite. Nous suivons la rue du Fôdia jusqu'à la **Cense Seny (4)** à l'entrée du village d'Offus. Le noyau de cette ferme remonte au XVIII[e] siècle, son robuste corps de logis voisine une vaste grange en long. Notons la belle porte cintrée de style baroque et le portail surmonté d'une toiture mansardée s'ouvrant sur une grande cour pentagonale.
Tournons à gauche dans la rue L. Delhache dominée par l'**église Saint-Feuillen (5).** De style néo-classique (1863-64), elle contient des fonts gothiques en pierre bleue à quatre têtes (XVI[e] siècle), un Christ baroque et un Saint-François du XVIII[e] siècle.
Prenons à gauche la rue de Fagneton et traversons la chaussée J. Rowart. A notre gauche, la **ferme de la Grande Cense (6)** remontant au XVI[e] siècle, servit de résidence aux seigneurs de Bourdeaux pendant plus de cent ans. Le beau corps de logis est flanqué d'une tour en gros mœllons de grès, vestige de l'ancienne demeure seigneuriale.
Arrivés à la chapelle, tournons à gauche dans la rue de la Station et encore à gauche dans la rue du Village.
La **Basse Cense (7)** est une ancienne possession de l'abbaye de Villers-la-Ville qui la vendit en 1769. La plupart des bâtiments datent de la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. A remarquer particulièrement la grange en long, les écuries et une chapelle-niche près de la porte cintrée.
Le clocher de l'église Saint-Hubert tout proche nous indique la fin de notre promenade.

L'église d'Offus. (Photo Laszlo Arany.)

Promenade de la Cressonnière (4-10,5 km)

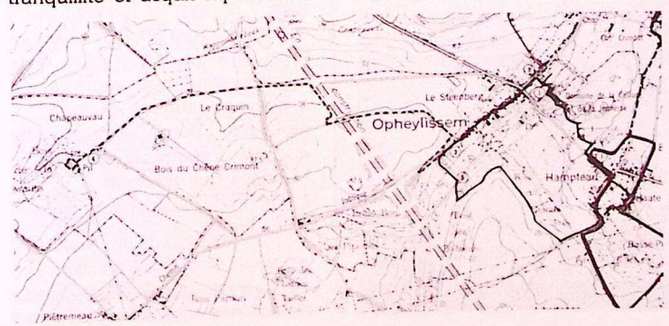


La majestueuse façade de Laurent Dewez du Domaine d'Hélécine. (Photo Roland Caussin.)

Opheylissem et Neerheylissem furent longtemps deux villages bien distincts. On sait qu'il a existé des tumuli sur le territoire de la commune de Neerheylissem, ce qui prouve son ancienneté, tandis que la première mention des villages de Heylissem se rencontre dans une charte datée du 29 novembre 1011. Sous la monarchie franque, les deux Heylissem ne ressortissaient pas du même pagus, et de là vient, probablement, le morcellement en deux parties d'une réunion d'habitations qui, dans le principe, n'en formaient qu'une.
Le monument le plus remarquable de la commune est, sans conteste, l'**ancienne abbaye d'Heylissem.**
L'ancienne abbaye de Prémontrés d'Heylissem fut fondée par René de Zetrud, Seigneur hesbignon en 1129. Il y appela des chanoines réguliers de l'abbaye de Floreffe. Les Ducs de Brabant lui assurèrent leur protection et lui assignèrent le rôle d'une forteresse avancée. Ainsi, le monastère et ses différents biens furent fréquemment le terrain de luttes sanglantes.
Ce ne fut qu'au XVIII[e] siècle que l'abbaye d'Heylissem connut la tranquillité et acquit rapidement un haut degré de splendeur. La communauté confia à l'architecte bruxellois Laurent Dewez, la reconstruction du monastère. C'est à lui que l'on doit l'élégante façade de pierre blanche de Gobertange et de brique rouge aux proportions harmonieuses: un avant-corps orné de quatre pilastres corinthiens et de deux corps de logis comptant chacun onze fenêtres à l'étage. La construction du monastère, entamée en 1762, fut achevée en 1780.

Pendant la période française, le domaine fut mis en vente et c'est ainsi que les moines durent quitter définitivement l'abbaye en octobre 1797.
Vers le milieu de l'an 1800, les bâtiments du monastère, achetés par les frères Tiberghien, furent convertis en usine (filature et fabrique de tissu de coton). A la suite des événements de 1815, la fabrique commença à péricliter.
C'est en 1821 qu'un Tirlemontois, le Baron van den Bossche, acheta le domaine et y construisit d'abord une fabrique d'esprit de fécule et ensuite, une fabrique de sucre de betteraves. C'est l'architecte Balat qui en 1870 transforma légèrement la façade en supprimant le dessus de la coupole et en y aménageant une plate-forme entourée d'une balustrade. Le dôme s'élève à 40 m de haut et a 27 m d'élévation à l'intérieur. Son diamètre est de 20,5 mètres.

En fait de monuments, on notera, outre la présence du château et de ses dépendances (anciennes écuries et orangerie bordant la cour d'honneur), une ferme dont le millésime (1769) apparaît sur le frontispice d'une porte, ainsi qu'une ancienne glacière de grande dimension ayant la forme d'un œuf sur la pointe, de six mètres de haut et de quatre mètres à sa plus grande largeur, dont on a accès par une vieille grange.



La propriété passa ensuite à la famille d'Oultremont qui la cèda à la Province de Brabant en 1962. La Députation Permanente décida de donner au Centre une double fonction:

– Un Centre de la Jeunesse et de la Culture ouvert à des groupes de toutes origines, à caractère socio-culturel.
Le château réaménagé héberge des groupes à caractère socio-culturel (adultes ou jeunes) sous forme de stages, colloques, séminaires.

– Un Centre de Loisirs et de Récréation d'intérêt touristique.
Accessible au public les samedis, dimanches, jours fériés et en semaine pendant la période estivale, le parc du Domaine de 28 hectares offre de nombreuses possibilités: une plaine de jeux pour enfants, une réserve naturelle de 4 ha, trois étangs de pêche, un vaste parc à daims de conception originale, une grande variété d'oiseaux aquatiques indigènes et d'ornement, etc.

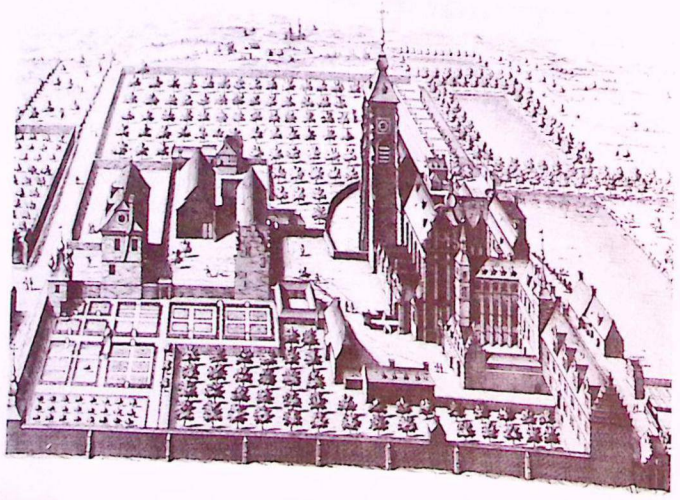
Toutes informations et documents relatifs aux activités du domaine et à ses possibilités sont disponibles au secrétariat du domaine (Tél.: 019/65.54.91).
Au sortir du domaine provincial par le chemin qui débute à gauche de la ferme, vous ne manquerez pas l'**église d'Opheylissem,** dédiée à **saint Martin,** construite en 1830 dans un style néo-grec. Sa tour est surmontée d'un campanile. En 1839, il y fut ajouté une sacristie et une tribune. Elle fut d'abord desservie par les abbés de Flône. Le maître-autel qui date de la fin du XVIII[e] siècle provient de l'abbaye d'Heylissem et constituait l'autel privé du Père Abbé. En son milieu on trouve l'antependium et un médaillon représentant Saint Norbert adorant la Sainte Hostie. Dans le chœur, deux consoles en marbre et bois datent de la même époque.

Suivez à gauche la rue de l'Abbaye (anciennement rue de l'Eglise, côté église, rue du Couvent, de l'autre côté).

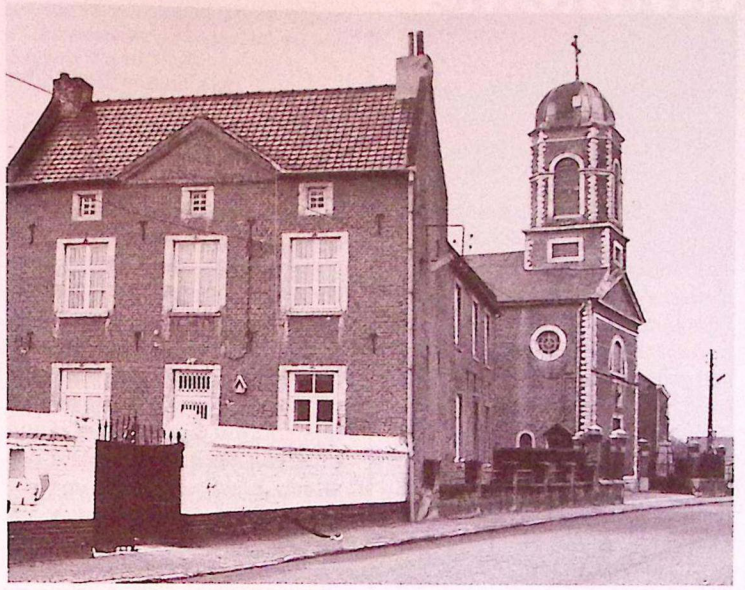
Traversez la chaussée de Tirlemont-Hannut (rue Armand Dewolf) et suivez la rue Olivier Benne, puis la rue Henri Vollon. Remarquez, au passage, sur votre gauche, à hauteur du n° 47, une petite chapelle dédiée à **Notre Dame de la Merçi.** Elle fut construite peu après la guerre 1940-45, suite à une promesse faite à Notre Dame par le curé du village de bâtir une chapelle si la commune ne souffrait pas trop de la guerre. La procession du 15 août s'y arrêtait et le langage populaire a retenu ce dicton: «N.D. de paix (fêtée le 15 août) démet ou remet le temps».

Prenez le sentier qui descend vers la gauche (ici est le point de départ pour rejoindre la ferme de Chapeauvau), pour atteindre la **cressonnière** toujours en exploitation, qui fournit grâce à de nombreuses bonnes sources une quantité abondante de cresson de fontaine.
Suivre le chemin jusqu'à une racine brûlée de chêne, prendre à gauche à travers bois. Vous aurez tout le loisir de goûter un peu de fraîcheur en longeant le bois dit «Grands Prés», mais vous ne vous écarterez surtout pas des chemins. Arrivés à la route provenant de Noduwez, vous vous dirigez à gauche vers le hameau de Hampteau. Suivez alors la rue Georges Dupont vers la droite, après avoir traversé la Petite Gette. Vous passerez devant la **chapelle Saint-Antoine de Padoue** qui fut érigée en 1905.

Prenez à gauche la rue Haute Pierrée qui doit son nom à une ancienne exploitation de pierres blanches aujourd'hui comblée. Ces pierres étaient surtout extraites pour la construction de fours à bois et air chaud. C'est la famille Lorent, de père en fils, qui fut exploitante de cette carrière. Nous retiendrons principalement le nom de Ignace Lorent qui rechercha le perfectionnement dans la construction et le fonctionnement de ces fours. Il y a quelques années, la fosse fut réouverte pour extraire une quantité importante de pierres blanches qui servirent à la restauration d'une ancienne église à Saint Trond.



L'abbaye d'Heylissem vers 1680, vue par Sanderus.



L'église Saint-Martin jouxte la sortie arrière du Domaine. (Photo FTB.)

Vous débouchez sur la rue du Brasseur que vous prenez à droite, puis à la rue du Moulin que vous suivez à gauche vers Tirlemont. Vous ne manquerez pas d'apercevoir sur votre gauche la Maison des Jeunes-20, née d'un club de Radio Hainaut le 1[er] juillet 1964 et reconnue officiellement par le Ministère de la Culture Française à la même date.
En poursuivant votre route sur la chaussée, peu après la Maison des Jeunes, à droite, vous ne manquerez pas une visite au **Musée Pellegrin** qu'abrite l'ancienne école des garçons de la commune. Le bâtiment fut construit en 1874 pour y accueillir d'abord l'école des filles, mais en 1890, ce sont les garçons qui l'occupèrent. C'est à l'initiative de l'ancien instituteur en chef, Armand Pellegrin, que l'on doit ce musée, fondé à l'occasion du centième anniversaire de l'indépendance de la Belgique en 1930, au départ d'une leçon d'Histoire. Il a réellement pris son essor en 1935 et se rapporte surtout au Folklore et à l'Histoire. Ses collections principales sont composées de lampes d'éclairage, d'armes et poteries, d'anciennes cuisines, des documents concernant les guerres de 1914-18 et 1940-45, la mode ancienne, de documents concernant l'abbaye d'Heylissem, de documents communaux, de l'ancienne école et de bien d'autres choses ignorées de l'homme moderne. Il est ouvert au public à des jours et heures précis que vous connaîtrez en vous adressant à son conservateur, Mr. Maurice Dewolf, rue Armand Dewolf, 5 à 5919 Opheylissem (Tél.: 019/65.51.00), ou au bureau d'information du Domaine provincial.
Peu avant la Petite Gette, vous pénétrez dans le Domaine provincial en traversant une zone boisée pleine de charme. Vous passerez sur la Petite Gette et ensuite sur le ruisseau de Gollard qui doit son nom aux seigneurs de Gollard, hommes-liges du duc de Brabant, dont une tour du même nom, vestige d'un château leur ayant appartenu, subsiste encore sur le territoire de la commune de Marilles (Orp-Jauche).

Chapeauvau

Après s'être arrêté à la chapelle Notre Dame de la Merçi, poursuivez votre route tout droit en direction de l'autoroute que vous apercevez au loin. Prenez à droite vers le village, puis à gauche en direction de Chapeauvau. Traversez l'autoroute et prenez de suite à droite un chemin bétonné qui vous mène à la **ferme de Chapeauvau.** Chemin faisant, vous apercevrez sur votre droite un vallon appelé «à la cuve» qui aboutit au ruisseau, souvent à sec, de Chapeauvau. L'endroit «à la cuve» est aussi nommé «Trou des Nutons». Suivant la légende y habitaient les Djipsines, petites femmes inoffensives et serviables. Il suffisait de déposer le soir à l'entrée du trou des bas à repriser, de la laine à tricoter ou du linge à recoudre ainsi que de la nourriture, pour que le lendemain, à la même heure, la besogne soit prête. «La Cuve» fut aussi le refuge des sorciers et des maraudeurs.

Chapeauvau dont nous ne connaissons plus que la ferme, est déjà cité en 1132. En 1207, les biens de Chapeauvau furent donnés à l'abbaye d'Heylissem et utilisés comme couvent pour les religieuses. En 1321, la ferme sera un manoir, ou maison de chasse, sous les ducs de Brabant. La ferme passera encore en plusieurs mains. Aujourd'hui, elle abrite un centre de recherche pour la culture betteravière dépendant de la sucrerie de Tirlemont.
Vous rejoindrez la promenade initiale par le même chemin que celui emprunté à l'aller.

Echos du patrimoine

par Christian SPAEPENS

L'orgue de Longueville bientôt restauré

Les mélomanes du Brabant wallon sont à la fête. Outre l'installation récente d'un nouvel orgue à la collégiale Saint-Gertrude de Nivelles et la prochaine construction d'un instrument destiné à l'église Saints-Martin et Adèle d'Orp-le-Grand, on ne compte plus les travaux exécutés ou prévus aux orgues brabançonnes.
Citons, de mémoire non exhaustive, des restaurations d'orgues à l'église Saint-Sulpice de Neerheylissem, à la chapelle du Saint-Sang de Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, à l'église Notre-Dame de Bon Secours de Céroux, à l'église Saint-Jean-Baptiste de Wavre, à l'église Notre-Dame de Bossut-Gottechain, sans omettre à l'église Notre-Dame de la Visitation sise à Longueville.
L'instrument abrité en ce dernier lieu mérite assurément que l'on s'y attarde : acquis en 1785 par le Conseil de fabrique de Longueville pour meubler son nouveau sanctuaire, il provient du prieuré louvaniste de Val Saint-Martin, supprimé en 1784 par l'empereur Joseph II.
Remonté alors par le facteur d'orgues nivellois Adrien Rochet sur un jubé dû à son concitoyen Nicolas Bonet, il a vraisemblablement été construit à la fin du XVII[e] siècle par le facteur d'origine allemande Peeter Goltfus.

Son buffet est magnifique : volutes, rinceaux, flamèches, coquille, guirlandes, angelots, torchères... l'ornent harmonieusement et sont tout à fait caractéristiques de l'époque.
L'absence de modifications techniques majeures depuis trois siècles (hormis l'installation d'une soufflerie électrique) confère par ailleurs à cet instrument une valeur de témoignage tout à fait exceptionnelle.
Couvé par l'association « Les Amis de l'Orgue de Longueville », il est régulièrement utilisé pour des concerts, mais son état exige cependant une restauration. Prochainement entreprise sous la conduite experte de Jean-Pierre Félix, gageons qu'elle donnera à ces concerts une qualité culturelle dont pourra s'enorgueillir le Brabant wallon tout entier.

*
**

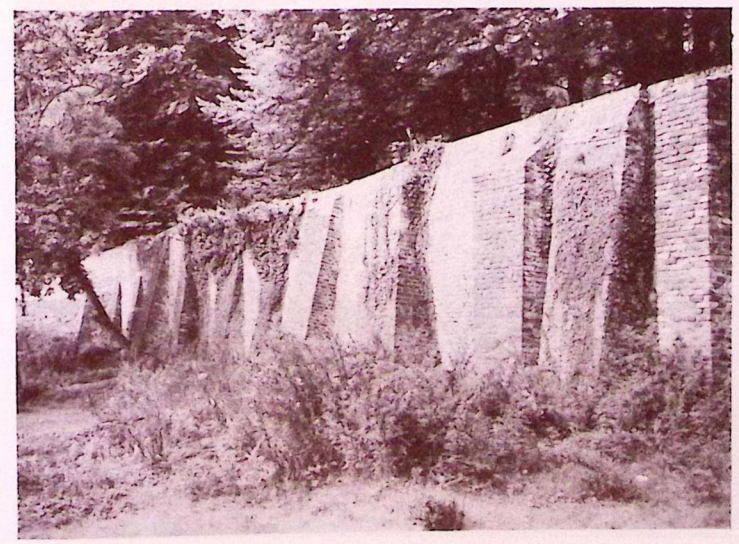
A Auderghem, un site à surveiller...

Créé en 1374, quelque quinze ans après l'implantation d'un ermitage en Forêt de Soignes, le prieuré de Rouge-Cloître a, dans la région bruxelloise, largement contribué au rayonnement culturel et spirituel des XIV[e] et XV[e] siècles (Hugo van der Goes y fut, par exemple, frère convers).
Il traversa sans trop d'encombre les troubles religieux du XVI[e] siècle, connut au milieu du XVII[e]

Un des anges adorateurs faisant partie du mobilier de l'église de Longueville (Photo Michel Delmelle).

Les anciens quartiers du prieuré aujourd'hui restaurant du Rouge-Cloître à Auderghem (Photo Thys).

siècle une période d'intense prospérité (deux vues, gravées en 1659 par L. Vorstermans en attestent) mais ne survécut point à l'occupation française qui paracheva le démantèlement entamé sous Joseph II.
Incorporés aux Domaines nationaux, les bâtiments du prieuré furent en effet vendus à partir de 1797, et connurent de nombreuses vicissitudes dues aux lotissements, reventes, démolitions et affectations successives.
Si le vingtième siècle, dans la foulée des peintres J. Degreef et A. Bastien, allait redécouvrir un site pittoresque et ira jusqu'à lui concéder le bénéfice d'un classement en 1959 (en tant que site intégré à la Forêt de Soignes), complété en 1965 en ce qui concerne les bâtiments, il faut bien constater que l'absence d'une gestion cohérente, due à la multiplicité des propriétaires et locataires publics, a permis une dégradation constante du site, dont témoignent la proximité de l'autoroute et des ouvrages d'art qu'elle entraîna, l'afflux des promeneurs motorisés, la pollution des étangs, voire la cupidité des chasseurs de trésors.
Le patrimoine architectural, lui aussi est dénaturé : si d'importants travaux ont été entamés aux fins de consolider le mur d'enceinte, victime de nombreuses déprédations, la première phase des travaux (arrêtée) n'a pas laissé d'inquiéter : un mur de béton, à première vue disproportionné par rapport aux besoins réels, a malheureusement remplacé des maçonneries anciennes de part et d'autre de l'escalier qui mène à l'actuel restaurant.
Ce dernier bâtiment, classé et propriété de l'Etat, subit, quant à lui, d'inexcusables dégradations menées au mépris de toute législation : la marquise de la terrasse a été malencontreusement remplacée, un auvent pour le moins inadapté gâche la vue sur le cloître (à l'intérieur duquel s'implantent les cuisines!), de nouvelles ouvertures percées, une annexe construite, des travaux de peinture exécutés en défigurant des fresques anciennes...
On l'aura compris par ces exemples, il devient très urgent d'instaurer un organe de gestion de l'ancien prieuré du Rouge-Cloître, dans lequel toutes les parties devront nécessairement être associées.
Si certaines dégradations pourraient être réparées à moyen terme, seul un projet global de revalorisation permettrait la prise en compte de tous les intérêts convergents en ce magnifique



Le mur d'enceinte du Rouge-Cloître (Photo Thys).

lieu : historique et archéologiques, ainsi que commerciaux (restaurant), sociaux (promenades), culturels (expositions), sportifs (pêche), didactique (ferme) et d'usage (locaux pour gestionnaires de la forêt), par exemple.

Quel avenir pour les marais de Laurensart à Grez-Doiceau?

La plus grande roselière de la Vallée de la Dyle s'étend, sur près de 13 ha, dans la propriété du château de Laurensart, à Gastuche.
Alimentée notamment par des sources, elle se caractérise par un niveau d'eau élevé en permanence. On ne s'étonnera dès lors pas d'y retrouver, non seulement de nombreuses plantes typiquemment aquatiques (comme les zannichellies des marais) mais aussi une avifaune particulièrement riche : près de 90 espèces nichent sur place ou à proximité immédiate, dont une douzaine d'espèces très rares.

C'est ainsi que l'alyte accoucheur, le busard des roseaux, les rousseroles turdoïde et effarvate, les grèbes huppé et castagneux, le bruant des roseaux, les sarcelles d'été et d'hiver, les fuligules morillon et milouin y côtoient dans la quiétude la plus totale les plus communs canards colverts.

La qualité esthétique et scientifique du site est reconnue : la carte d'évaluation biologique de la Belgique l'estime de très grande qualité biologique, tandis qu'au plan de secteur de Wavre-Jodoigne-Perwez, approuvé par A.R. en 1979, ce site s'implante en une zone rurale d'intérêt paysager, aux fins de préserver la valeur esthétique du paysage formé par la plaine alluviale de la Dyle, les prés humides et les versants boisés.

Alors même que les marais de Laurensart constituent depuis 1984 une réserve naturelle de l'A.S.B.L. « Les Amis du Parc de la Dyle » et qu'ils sont compris dans le périmètre du « Parc naturel régional de la Dyle », leur valeur biologique est gravement menacée par le projet de modification du tracé de la route nationale 275, pour laquelle le dossier de modification partielle du plan de secteur suit son cours.
C'est peut-être la levée de boucliers provoquée par ce projet qui a amené l'Exécutif de la Région Wallonne à entamer la procédure légale en vue de classer les marais de Laurensart qui bénéficient dès lors d'ores et déjà d'une protection intégrale jusqu'en mars 1990.
Rendez-vous est donc pris à cette date pour connaître l'avenir de ces marais...

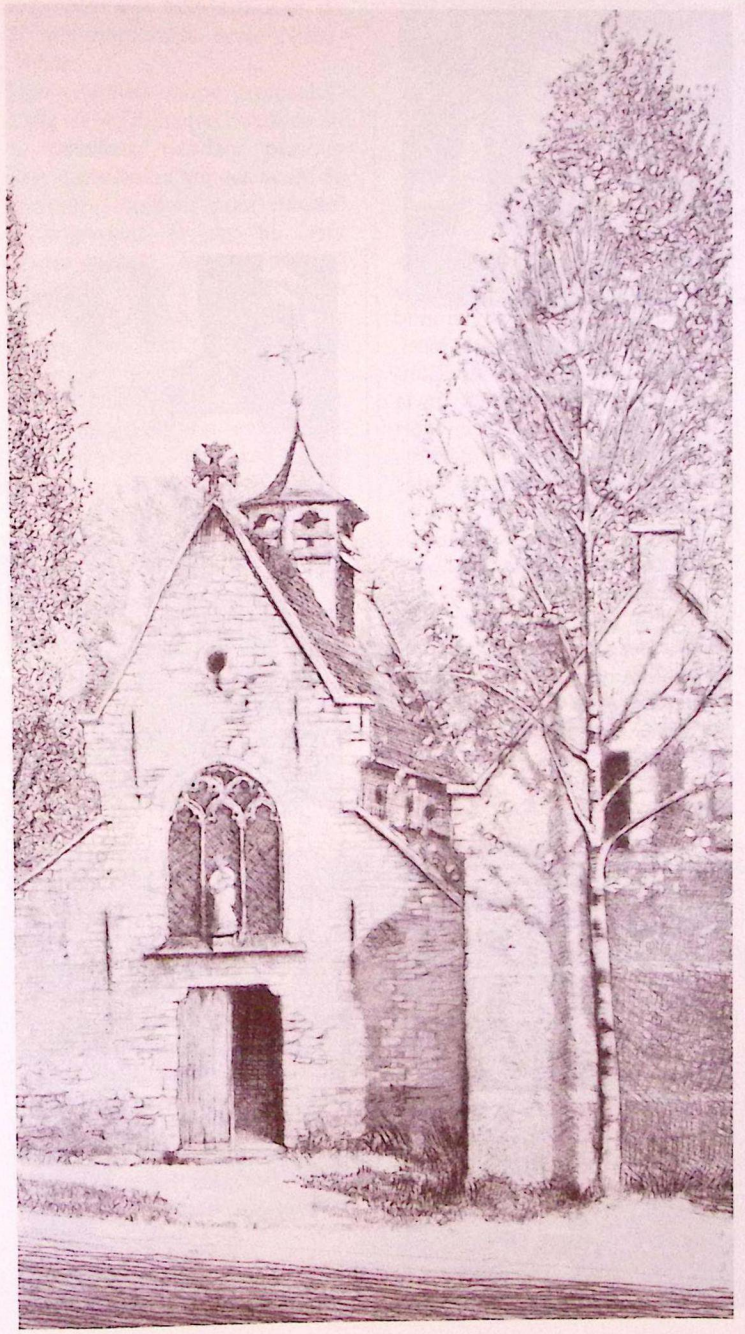
***

Prochaine consolidation de la chapelle de Stalle à Uccle

Après des années de tergiversations, la rénovation de la rue de Stalle est entrée en sa phase d'exécution.
La sollicitude des pouvoirs publics doit dès lors nécessairement se porter aussi sur la belle chapelle Notre-Dame des Affligés, plus connue sous la dénomination de « Chapelle de Stalle », implantée, ainsi que la maison du chapelain y attenante, sur un îlot contourné par la voirie.
Ce monument, dont l'origine remonte sans doute au XII[e] siècle, date principalement des XIV[e] et XV[e] siècles. Classé le 8 mars 1938, il fut, à plusieurs reprises, adapté aux goût et besoins du jour, notamment en 1693 (millésime visible dans le chœur), en 1711 (reconstruction de la maison du chapelain et en 1932 (restauration sévère sur les plans de l'architecte Pauwels).

Les marais de Laurensart à Grez-Doiceau (Photo Amis de la Dyle).

Depuis quelques années, les spécialistes attirent cependant l'attention sur différents désordres affectant la stabilité de la chapelle. On observe, en ordre principal, un tassement différentiel des maçonneries, expliqué par la nature du sous-sol et causé par les importantes vibrations qu'engendrent l'augmentation du trafic et la mise en service de tramways de grande capacité.



Ce phénomène est encore certainement accentué par la différence de niveau entre la voirie et le sol de la chapelle.
Afin de porter remède aux dégradations existantes et de prévenir leur aggravation, un montant de 20 millions de francs a d'ores et déjà été réservé au budget de la Région Bruxelloise.
Le travail de consolidation consistera dans le forage de micropieux destinés à renforcer les fondations actuelles. Souhaitons dès lors que l'enlèvement provisoire du revêtement de sol le long des murs et colonnes, ainsi que le délicat déplacement de l'autel du chœur s'effectueront avec le plus grand soin!

Ces mesures ne sauraient par ailleurs être véritablement efficaces sans qu'il soit remédiés aux néfastes vibrations. L'éloignement du trafic et, par exemple, la pose d'un matelas antivibratoire sous la voirie aux abords de la chapelle apparaissent à ce titre indispensables.
Il ne restera plus alors qu'à implanter un système de repères topographiques sûrs, en vue de permettre une surveillance aisée de la stabilité de l'édifice consolidé.
Si l'environnement rural de la chapelle, tel que l'a immortalisé Hans Collaert au XVI[e] siècle, est à jamais disparu, un nouvel écran de verdure contribuera, quant à lui, à rendre peut-être quelque vraisemblance au chronogramme jadis visible à l'entrée de la chapelle. «Vera pax huic domui ac universo Stalle » (« Que la paix soit en cette maison, ainsi qu'à tout Stalle »).

***

Détail de la Chapelle Notre-Dame des Affligés. Gravure d'Henri Quittelier.

Le plus original des bistrots bruxellois

par Philippe CHAVANNE

A eux seuls, ils contribuent largement à assurer le succès de certaines soirées bien bruxelloises.
Eux qui accueillent des amis qui veulent se retrouver autour d'un verre – d'une chope! –; qui accueillent des amateurs de mousse onctueuse; qui accueillent les jeunes (et les moins jeunes...) qui tentent de refaire le monde au départ d'une pompe à bière...
Eux qui ont pour noms cafés ou cafetars, bistrots ou bistroquets, estaminets ou caberdouches, troquets ou cavitches,... Bref, ces bonnes auberges « bien de chez nous » qui jouissent, pour certaines d'entre elles du moins, d'une réputation qui a largement débordé des limites de la capitale. Faut-il encore présenter le Bierodrome de la place Fernand Cocq ou la sympathique Houblonnière de la place de Londres? Et le Falstaff, près de la Bourse? Et la Bécasse, la Mort Subite ou le Café de l'Opéra?... Les meilleures adresses des amateurs du genre...
Pourtant, à côté de ces véritables « monuments » de la brasserie bruxelloise, il en existe quelques autres, tout particulièrement pittoresques, mais cependant nettement moins connus du large public. Le Fer à Cheval de Louis Dangotte en fait incontestablement partie...

Légèrement pieux, le « fieu »... (Photo : A. Kouprianoff).

Un personnage avant tout

Le Fer à Cheval se situe à l'angle de la chaussée de Wemmel et de la rue des Flamands, à Jette. A peu près à mi-chemin entre la Basilique de Koekelberg et le Poelbos. Et si ce café ne ressemble véritablement à aucun autre, c'est surtout parce que son propriétaire est tout aussi unique...
Ce propriétaire — Monsieur Louis pour les habitués de ce troquet de quartier — est un

Un caberdouche au fouillis inextricable (Photo : A. Kouprianoff).

enfant de la rue à défaut d'avoir été un enfant de la balle. Ce qui fait qu'il doit toute son éducation enfantine aux bonnes sœurs de la très namuroise école Notre-Dame.
Une première étape professionnelle dans l'industrie hôtelière où il travaillera pendant presque une quinzaine d'années avant de devenir... coiffeur pour dames! Changement de cap au bout d'un certain temps puisque Monsieur Louis s'engage dans la marine marchande qu'il quitte bientôt, au bout de quelques tempêtes, pour ouvrir sa brasserie bruxelloise. Un endroit où, selon l'humeur du moment et l'entente avec Madame (...) il vous accueillera à bras ouverts ou vous virera avant de vous avoir servi la première chope...
Mais peut-être est-ce aussi l'environnement qui lui procure certains états d'âme...

Un fameux bric-à-brac

Si, d'aventure, vous cherchez le Fer à Cheval, pas besoin de connaître l'adresse exacte car même de l'extérieur vous ne

manquerez pas d'apercevoir le plus formidable bric-à-brac jamais vu dans bistrot. Il y a de tout. Il y en a partout. Il y en a pour tous les goûts...
Peut-être est-ce de son passage chez les religieuses namuroises que Louis Dangotte garde un goût immodéré pour les objets du culte (et plus particulièrement les images pieuses) qui garnissent abondamment son établissement. Mais alors, d'où peut bien lui venir cette passion pour le moins mélangée pour les vieilles roues de charrette ou pour les rasoirs. Pour les machines à écrire ou pour les petites cloches. Pour les raquettes de tennis ou pour les pipes en terre... Des dizaines, des centaines et peut-être même des milliers d'objets insolites et hétéroclites encombrent la petite salle du Fer à Cheval et la transforment en un inextricable fouillis d'où l'on a parfois du mal à apercevoir les moustaches de Monsieur Louis.
Ce n'est même plus l'œuvre d'un collectionneur passionné, c'est devenu l'antre d'un véritable maniaque : un collectionneur de collections!... Et c'est justement cela qui fait toute la réputation de ce café de quartier (sans même parler de la façon dont la bière vous sera peut-être servie...). C'est justement cela aussi qui fait toute la fierté du maître des lieux.
Mais attention! Un dernier petit conseil, « fieu »... Ne crois pas toujours les « carabistouilles » que raconte ce « ket » au milieu de son « brol ». Il n'y a pas deux « pei » comme lui pour te raconter des « cracs »...

Comment peut-il s'y retrouver dans tout son brol! (Photo : A. Kouprianoff).

Allons voir les stations du métro à Bruxelles

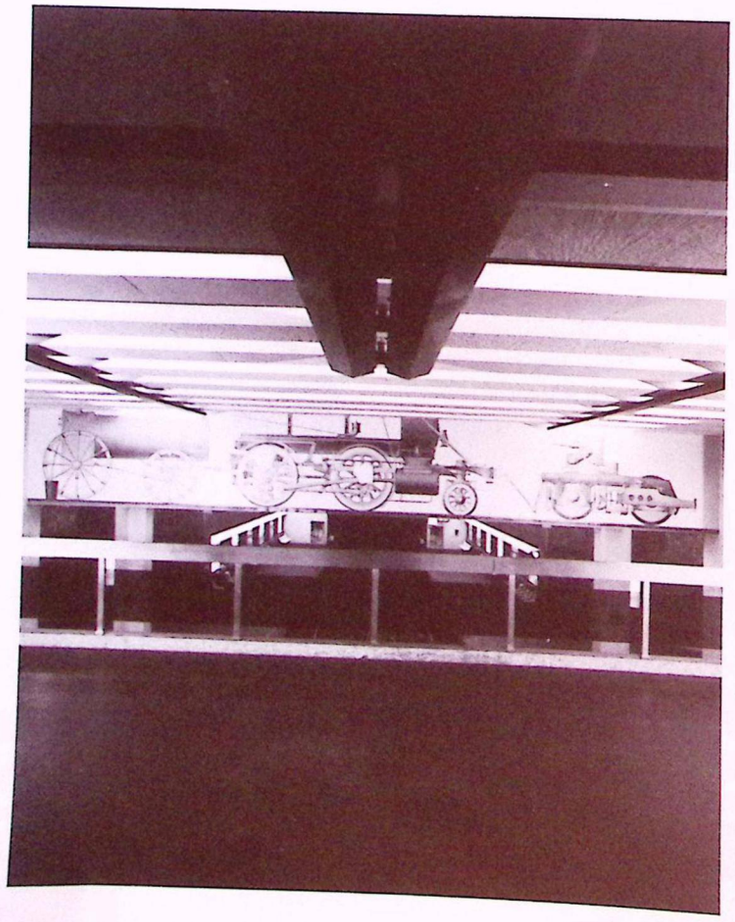
par Yvonne du JACQUIER

Faut-il installer un métro à Bruxelles? Que de discussions à ce sujet. Dès avant la guerre le projet passionna. Il nous souvient des nombreuses polémiques notamment à la tribune du groupement « Le rouge et le noir » qui tenait ses assises en la salle du Mirano, chaussée de Louvain à Saint-Josse-ten-Noode. Projet de visionnaire, clamaient les uns. Idée complètement irréalisable, disaient les autres, car le sous-sol de Bruxelles ne permet pas de tels travaux.

Et pourtant l'idée chemine, sinueuse comme un cours d'eau invisible au regard du commun. Les idées évoluent; les techniques s'améliorent et, en 1963, la décision tomba. Le premier coup de pelle fut donné en 1965. Les travaux se poursuivent et se poursuivront encore pendant longtemps.

Il n'entre point dans nos intentions de retracer l'itinéraire administratif ou technique de cette saga. Non. Une fois de plus nous aimerions entraîner nos lecteurs dans une aimable promenade. Souvent, ils ont accepté de nous suivre sur des sites chargés de souvenirs, ces sites émouvants que nous aimons. Cette fois, nous ne remonterons pas le temps. Nous descendrons tout simplement dans certains sous-sols de notre ville. Peu de Bruxellois s'y intéressent. Dès que vous parlez « métro », vous vous heurtez à deux clans : l'un B.C.B.G. prend un petit air dégoûté : « Métro; connais pas; j'ai ma voiture ». Sans doute ont-ils un air moins pincé lorsque, avec leur voiture, ils cherchent vainement un parking ou lorsqu'ils sont coincés désespérément dans d'interminables embouteillages.

Le deuxième clan, ceux qui sont usagers du métro, admettent que c'est pratique et rapide, mais ne connaissent généralement que leur station de départ, leur trajet, leur station d'arrivée. Ils sont si pressés qu'ils ont à peine le temps de jeter un coup d'œil



La station Gribaumont décorée d'une peinture de Roger Nellens (photo S.T.I.B.).

La station Simonis (photo S.T.I.B.).

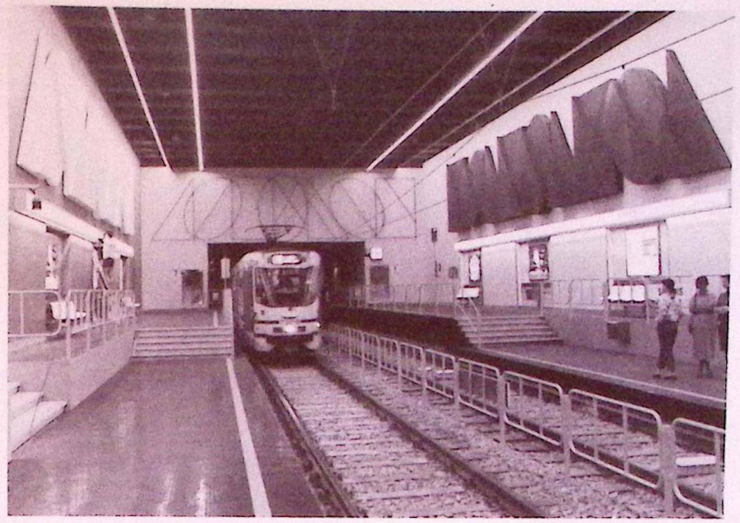
au décor. Et pourtant... pourtant il mérite un regard moins superficiel, car la Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles (S.T.I.B.) a vu grand et a même fait bonne place aux artistes. Non seulement les stations et leurs dégagements sont spacieux, aérés, mais ils sont bien décorés.

Nous avons actuellement trois lignes en service :
1. ligne 1A Heysel-J. Debroux;
2. ligne 1B Veeweyde-Stockel;
3. ligne 2 Simonis-Gare du Midi.

Il existe en outre des tronçons de pré-métro, c'est-à-dire de tramways circulant en sous-sol.

Un « M » sobre, mais bien visible, signale les points d'entrée. Avant même d'atteindre les quais, on est accueilli par une musique agréable, choisie avec goût et qui crée une bonne ambiance.

« Oh!, disent d'aucuns, comment se retrouver dans tous ces dédales? » Rien de plus simple; tout est clairement indiqué, il suffit de lire sans s'énerver. Bientôt une rame confortable, couleur orange et d'un bon design vient se ranger et l'on peut s'embarquer.



L'intérieur des voitures est clair; les sièges sont également de couleur orange. Certains usagers, hélas! se plaisent à couvrir de graffiti parois et sièges, quand ils ne les lacèrent pas, se comportant comme de vrais vandales.

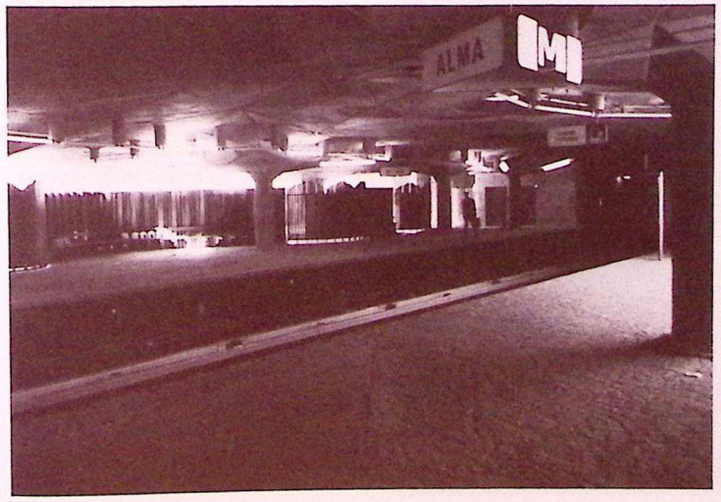
Toutes les stations sont différentes de couleurs, de forme, pourvues de sièges bleus ou gris ou orange, ce qui facilite l'attente, qui n'est jamais très longue. Même les stations simples méritent un regard. Toutefois, certaines d'entre elles ont été particulièrement décorées et nous allons essayer d'y intéresser nos lecteurs.

Le présent reportage n'est ni un guide des stations ni un catalogue des œuvres d'art qui s'y trouvent.

Il ne peut être question d'ailleurs dans le cadre d'un article, de décrire par le menu les quelque quatre-vingts stations déjà ouvertes au public. Nous avons découvert une grande recherche des harmoniques et des contrastes; des sièges grenat se détachant sur des parois grège, des sièges bleus ou orange posés devant des revêtements gris, par exemple.

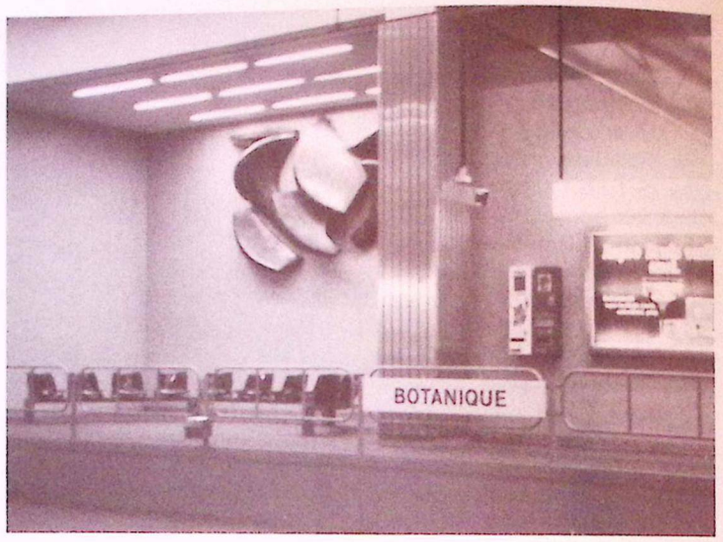
Quant aux murs, ils sont recouverts de diverses matières (notamment des mosaïques, des céramiques) de couleurs agréables et suivant des motifs figuratifs ou abstraits. Les noms mêmes des stations sont écrits de façons diverses. La Société a évité la monotonie, elle a voulu accrocher le regard par des dispositions variées.

Les éclairages aussi attirent l'attention; on y trouve bien sûr les

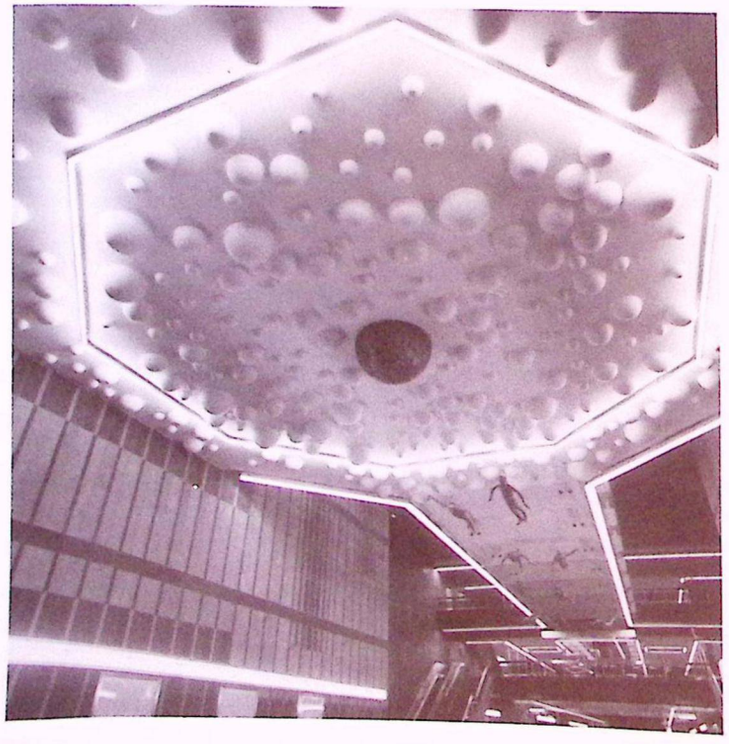


La station Alma (photo S.T.I.B.).

« Botanique » (photo S.T.I.B.).



inévitables tubes au néon, mais certaines stations sont dotées de lustres aux formes souvent hardies.
La S.T.I.B. a mis à l'honneur — et nous nous en réjouissons — d'excellents artistes de notre pays.
C'est ainsi qu'à « Montgomery » nous trouvons la patte de Jo Delahaut, Pol Mara et Jean-Michel Folon; Roger Somville a puissamment évoqué notre temps à la station « Hankar ».
A « Stuyvenberg », Yves Bosquet a évoqué, en céramique émaillée, la Reine Elisabeth, mais aussi la famille royale. A la station Louise, c'est Edmond Dubrunfaut qui présente une vaste composition « La terre en fleurs » qui chante la nature. A la station « Comte de Flandre », c'est Paul Van Hoeydonck qui nous fait rêver avec son « Icarius »; seize personnages flottant comme des funambules rappellent l'aventure d'Icare. A « Hermann-Debroux », Rik Poot a planté une statue équestre où, dit-il, il a voulu marquer sa protestation contre « le monde artificiel d'ordinateurs, de psychiatres, de sociologues, de psychologues, de sexologues et de temps libre organisé pour le troisième âge ». Dans l'esprit et dans la facture de l'œuvre, il nous a semblé voir planer aussi le souvenir de Don Quichotte.
Il en est d'autres, des dizaines d'autres encore à découvrir au fil des visites, jusqu'à, amusante et sans prétention, la station Stockel qui rappelle les joyeuses et rocambolesques aventures de Tintin et Milou. C'est Hergé lui-même qui conçut le projet, mais la mort l'ayant emporté, le travail fut poursuivi par le studio Hergé; enfin, c'est Bob de Moor et son équipe qui achevèrent l'œuvre.



Certains couloirs présentent des snacks, cafés, boutiques. L'ensemble fait souvent penser plus à des souks qu'à des magasins de chez nous. Tout cela du moins a l'avantage de créer une animation incontestable. Certaines échoppes allèchent le passant par les senteurs qui s'en échappent : saucissons fumés ou gaufres chaudes. Quelles tentations pour ceux qui connaissent les « petites faims ».

Station « Comte de Flandre » (photo S.T.I.B.).

Il est encore une autre façon d'agrémenter cette promenade un peu insolite : c'est de sortir du métro à quelques stations. On découvre ou on reverra ainsi certains sites de notre chère capitale. Qu'on sorte à la station Botanique et l'on dominera les jardins et les serres; à Sainte-Catherine, et l'on verra le « Vismet » si bien aménagé par la Ville, et, à deux pas, la vivante place Sainte-Catherine avec son église, son campanile, ses pignons à volutes et ses échoppes.

A « Saint-Guidon », on sera près de la célèbre collégiale d'Anderlecht, du béguinage et de la Maison d'Erasme; à « Simonis », on se trouvera au pied du Plateau de Koekelberg dont les frondaisons, à la belle saison, invitent à la promenade, au « Heysel », l'on a le choix entre les multiples attractions du Parc des Expositions et le cinéma; à « Stockel », l'on débouchera dans une galerie marchande très vivante. Excellente manière de voir ou de revoir bien des sites charmants ou intéressants.

Notre petite étude n'est ni scientifique, ni didactique. Elle n'a d'autre ambition que d'inviter nos lecteurs à musarder à la découverte d'un Bruxelles qui, bien que souterrain, leur présentera de la lumière, de la couleur, des formes fortes, gracieuses ou élégantes.

Vue extérieure de la station Alma à Woluwe (photo S.T.I.B.).

Les muralistes de Saint-Josse

par Alain MONDERER

Mystérieux univers culminant autour du Botanique, rue Royale à Bruxelles. Un circuit improvisé, riche en découverte se propose à l'œil attentif du promeneur.
Son point d'origine et d'aboutissement : le Centre de la Communauté française de Belgique.
Insolite par ses immeubles et artistique par leur contenu, la rue Traversière, emmène le badaud via l'hôtel de jeunes et sa superbe fresque extérieure vers le bas de Saint-Josse, place Houwaert d'où l'on arpente la rue des Moissons dont l'une des façades est ornée d'une peinture qui compte parmi les plus impressionnantes de la commune.
La place Bossuet, toute proche conduit le curieux vers la rue Royale. Un arrêt s'impose sur la place face à l'Institut des Filles de la Sagesse. Le mur de l'école est le siège d'une incroyable révélation.
Derrière l'hôtel Hyatt, l'œuvre majestueuse de l'artiste est dévoilée sur un pan de mur, resplendissant chef-d'œuvre qui boucle ainsi la visite du quartier.

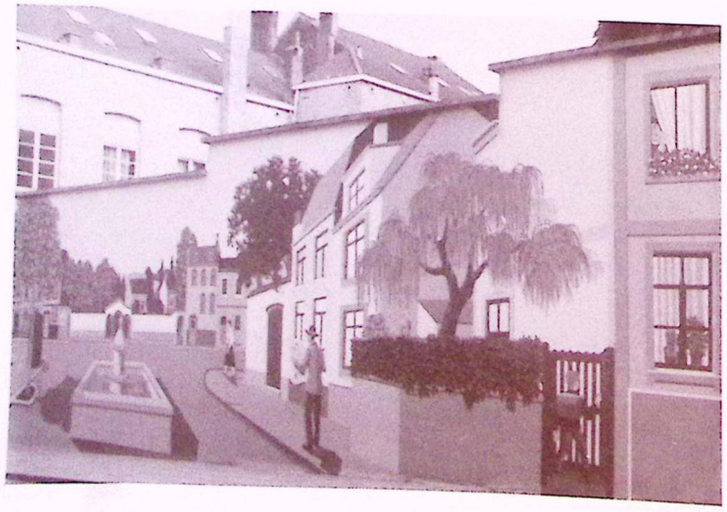
Une sensation de dépaysement se manifeste dans « le quartier » au décor bien sympathique, petit monde hors du temps respirant au rythme de ses habitants et de l'art.

Des demeures riches en sculptures, il n'y a qu'à lever le nez et faire abstraction des « a priori », des vitraux de style art déco s'intégrant dans des murs ornés de façon hétéroclite. On retrouve là une des contradictions essentielles des coins délaissés par le galop de la civilisation. Une vie trépidante s'en dégage pourtant : cafés, restaurants, rencontres culturelles, théâtres, bistrots, estaminets, foyers de jeunes.

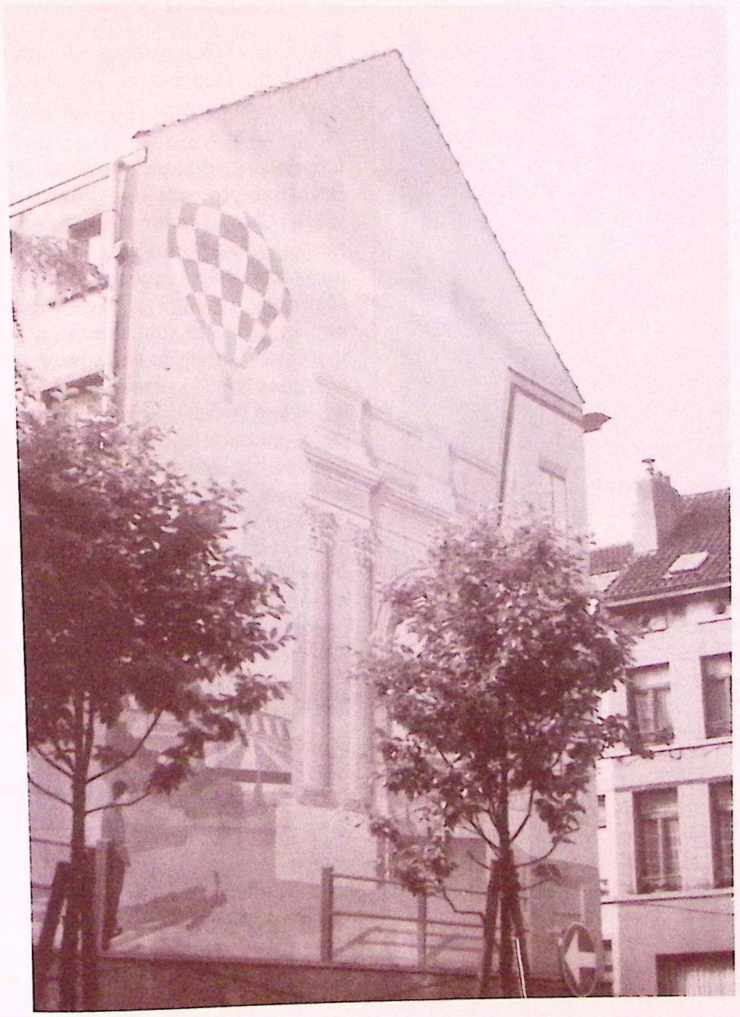
Les pignons aux moulures légères rivalisent avec les peintures murales.

Le lien entre l'individu et son lieu d'habitation conserve dans le quartier toute son authenticité. La tristesse et la saleté de certaines rues sont adoucies par les chefs-d'œuvre picturaux parsemés çà et là sur les façades comme pour avertir le visiteur « Ici la vie est douce il fait bon vivre, nous sommes créatifs ». L'artiste s'en est donné à cœur joie pour égayer le passage dans la rue. On l'admirera lorsque sa verve s'exerce sur les murs de l'hôtel de jeunes au 63 rue Traversière en une gigantesque fresque aux teintes pastels.
L'auteur, Dolores Lambert réalisa cette œuvre en 1980-81. Elle aurait pu l'intituler « plantes grimpantes sauvages » tant l'impression de vie semble émaner de la peinture.
Mur social, mur d'artiste, le support a son rôle dans cet environnement d'immeubles en fin de carrière. Le peintre a réussi mieux que quiconque à exprimer le langage du mur. La couleur bleue évoque l'optimisme et parle d'espoir aux riverains. Tâche pour le moins embarrassante.
Glissons allègrement vers la place Bossuet, descendant la rue Traversière jusqu'à hauteur de l'école des Filles de la Sagesse et via la rue Potagère. On ne peut rater, à moins d'être malvoyant, la peinture murale qui prend appui sur l'arrière de l'établissement scolaire.
Un trompe-l'œil de Jérôme Dayez qui vaut le détour.

Un banc public lui fait face et nous permet l'abandon et l'admiration face à ce bout de décor qui donne confiance et parle également d'espoir dans un quartier délaissé par les promeneurs. Les lampions art déco se trémousseront de plaisir sur la place, apercevant vos yeux écarquillés observant l'ouvrage peint. Une fenêtre s'ouvre dans le mur, un visage de femme apparaît et l'on ressent soudain l'angoisse d'être épié. Le réalisme se perd au-dessous de cette apparition lorsque l'enfant au cartable pousse la grille d'entrée alors que, lui tournant le dos, l'homme au chapeau s'est immobilisé sur le trottoir pour consulter son journal. En s'approchant du tableau on peut lire par-dessus son épaule les faits divers qu'il découvre. Mais peut-être ne lit-il pas vraiment et simule une lecture intense pour mieux contempler la jeune femme qui lui passe à hauteur du regard. Un fait divers beaucoup plus agréable à consulter songe-t-il.
Invitation à un quotidien différent dans un quartier oublié par la région.
Une petite fille à la corde saute hors de l'image et se retrouve sur le trottoir de la place. Imaginons sa stupeur, passant du ciel azuré à la pénombre de nos cieux gris obscurs.
A quelques enjambées, au bas de la rue Traversière et à l'orée de la place Houwaert se dégage la rue des Moissons où au n° 27 le promeneur aperçoit une façade aux décors floraux peinte de main de maître.
Avec du recul on découvre l'enchevêtrement de troncs, lianes et autres éléments végétaux, présents en guise d'avertissement : halte là! Vous entrez dans le paysage à partir du seuil de cet immeuble. Contraste évident entre la cité aux rues parallèles, géométriques et la nature aux lignes moins ordonnées, aux contours variables.
Remontons à présent vers la case départ pour terminer cette ballade à Saint-Josse. Parcourant les rues Tiberghien et Gillon, parallèles à la rue Traversière on aboutit rue Royale face à l'hôtel Hyatt. La façade arrière de l'hôtel cache l'ultime chef-d'œuvre du circuit.
Une montgolfière dans le bleu du ciel, un décor antique, tout rappelle les vacances, l'été, le soleil, le côté lumineux de l'existence dans un îlot d'immeubles où la rénovation ne serait pas un luxe.
Sous l'arc antique se balladent deux couples. Dans le lointain tout proche on aperçoit les bâtiments du Botanique avec ses jardins. Rêve et réalité s'entrecroisent sous l'œil attentif du pilote d'un ballon à damier rouge et blanc. Il indique la direction à suivre pour pénétrer le jardin authentique du Centre de la Communauté française.



Apparence ou réalité? (Photo A. Monderer.)



La célèbre montgolfière du quartier Botanique. (Photo A. Monderer.)

Le quartier historique Saint-Géry relève le défi

par Anne MICHA

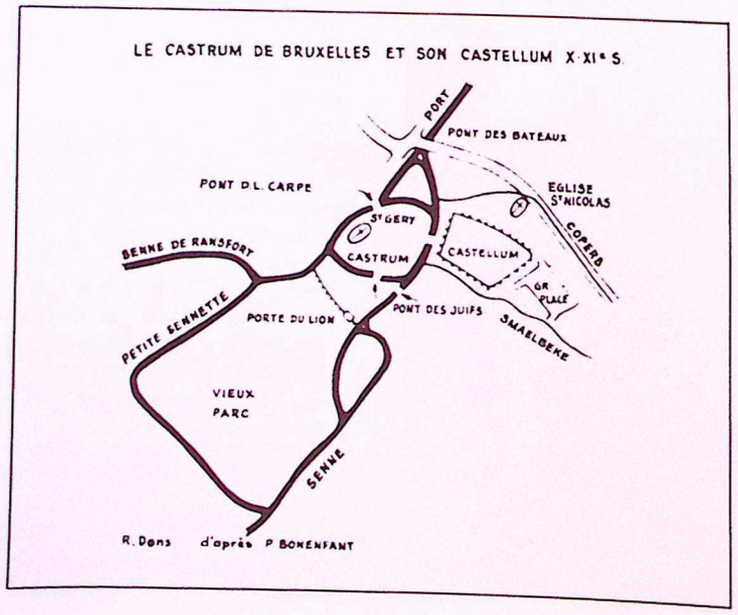
Dès la fin des années septante, le quartier Saint-Géry était moribond et s'enfonçait dans la marginalité. Aujourd'hui, la zone située entre les grands boulevards intérieurs et le canal revit. L'administration communale de Bruxelles et des initiatives privées y sont pour beaucoup car elles ont engagé d'importants investissements afin de revaloriser le site. Le pari n'est peut-être pas aussi fou qu'il en a l'air à première vue puisque la tendance des mentalités, non seulement à Bruxelles, mais en Europe, est le retour vers les villes : ici, en l'occurrence, au berceau historique de la cité moyenâgeuse.

De la préhistoire... à l'époque mérovingienne

Entre l'époque quaternaire et le premier siècle de notre ère, le site actuel de la ville de Bruxelles, n'a révélé aucun témoin archéologique marquant. Seule la région bruxelloise aux étangs de Boitsfort (site de la civilisation du Michelsberg) et à Molenbeek-Saint-Jean, Schaerbeek, Uccle et Anderlecht (sites de la civilisation du fer), ont mis au jour quelques vestiges significatifs de présence et de vie humaine depuis le néolithique.

Ce n'est qu'à partir de l'époque flavienne (69-96) que s'intensifia l'occupation du sol de la campagne bruxelloise, au point d'en couvrir quasi toute l'étendue. D'autre part, le fait qu'aucun croisement de routes principales ne se situait dans les environs de Bruxelles eut pour conséquence qu'aucun « vicus » ne semble s'y être développé malgré la prolifération de « villae rusticae » à Laeken, Jette, Ganshoren, Wemmel, Strombeek-Bever, Schaerbeek et Anderlecht.

Cependant, du cœur même de Bruxelles provient une des plus jolies pièces de verrerie gallo-romaine qu'ait fournie la région : une petite fiole à parfum à panse sphérique, ornée d'un fil de verre appliqué, découverte lors des travaux de voûtement de la Senne, aux abords de la place Saint-Géry ([1]). Les boues de l'ancien fossé de la première enceinte (actuelle rue des Six Jetons) a également révélé la présence d'un grand bronze de l'empereur romain Antonin le Pieux (86-138-161 ap. J.C.). Le sous-sol d'Anderlecht fournit encore pour les périodes franque et mérovingienne les meilleurs témoignages intéressant la vie quotidienne post-romaine.



Plan extrait du livre de : Marcel VANHAMME, « Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale ».

Le castrum de Charles de France dédié à sainte Gudule et à saint Géry

Ensuite, trois siècles d'histoire du cœur de Bruxelles, entre 695 et 977, restent muets parce qu'aucun type d'habitat n'y a été révélé, ni lors de fouilles archéologiques, ni grâce aux documents d'archives.

La première date, 695, marque le passage probable de l'évêque cambrésien Vindicien (Bruxelles ????), où se trouvait un sanctuaire dédié à saint Michel. Le lieu, mentionné pour la première fois à notre connaissance, se signalerait par son appartenance à l'évêché de Cambrai. Il souligne de toute façon l'installation d'un premier habitat bruxellois sur les collines orientales de la future cité. Pour cette raison, les historiens ne sont absolument pas certains que la cité soit descendue de Saint-Michel-au-Mont vers la vallée de la Senne, ou si, au XI^e siècle, le mouvement inverse créa le nouveau bourg. En effet, il est possible que l'église Saint-Michel soit une fondation canoniale princière (vers 1050) qui aurait supplanté des églises plus anciennes des environs. Seule l'archéologie devrait permettre de réécrire cette page controversée de l'histoire primitive de Bruxelles.

977, est la date où, Charles ([2]), dernier carolingien de France, reçut d'Otton II, empereur germanique, la responsabilité de la gestion du duché de Basse-Lotharingie, dont Bruxelles allait devenir le centre d'une unité politico-militaire.

En tout état de cause, le duc s'établit à Bruxelles vers 979 et s'y fortifia pour s'y protéger de l'avidité du comte de Flandre, dans un castrum qu'il fit élever sur une des îles marécageuses de la Senne. Il y fit transporter les reliques de sainte Gudule ([3]) dans une chapelle dédiée à saint Géry ([4]), saint cambrésien vénéré pour sa sagesse et son courage dans toute la chrétienté et spécialement par les ottoniens. Cependant les historiens ne peuvent assurer que la chapelle appartenait au château de Charles de France, ou si elle avait été érigée auparavant sur la grande île centrale, hors du bourg proprement dit, pour être la paroisse des îles et de la rive droite de la Senne.

Ce furent cependant deux habiles manœuvres de la part de Charles de France, afin de faire rejaillir le prestige de Cambrai sur Bruxelles et, afin d'attirer la ferveur des foules en un lieu de pèlerinage, berceau entr'aperçu d'une future ville prospère et dynamique.

Aussi, entre 979 et l'aube du XI^e siècle, grâce à Charles de France et à son successeur, Bruxelles se développa-t-elle militairement, administrativement (atelier de monnaie depuis 965?) et économiquement (installations portuaires de la première moitié du XI^e siècle). Entre-temps, les relations commerciales suivies entre Cologne, la métropole du Rhin, et les villes de Flandre, Gand et Bruges, déterminèrent une profonde transformation urbaine. Le va-et-vient des marchands fit surgir Bruxelles à côté du castrum dans la longue rue allant de l'est à l'ouest, en réalité un tronçon de

Brabant tourisme

Jean I^er, duc de Brabant. Détail extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. I.

la route marchande de Cologne à Gand. Dans le voisinage immédiat du château, un ancien marécage asséché est converti en marché : c'est l'actuelle Grand-Place. Elle est citée pour la première fois, d'une façon expresse, dans une bulle d'Alexandre III de 1174. De cette façon, lorsque Lambert le Barbu († 1015), comte de Louvain, héritera de Bruxelles, le bourg pouvait faire miroiter bien des avantages qui contribuèrent plus tard, sous Jean Ier le Victorieux (1261-1294), à détrôner Louvain, ville dynastique par excellence et première entre toutes les localités du Brabant.
Quelles qu'aient pu être les origines lointaines de Bruxelles, aux environs de 1200 la cité offre déjà toutes les caractéristiques topographiques, institutionnelles, sociales et économiques d'une véritable agglomération urbaine. D'une part, elle est munie d'une enceinte de quatre kilomètres, d'un nouveau château édifié sur le Coudenberg, de six églises, etc...; d'autre part, la ville a reçu des franchises et sa population s'est diversifiée en différentes couches socio-professionnelles.

L'ancienne église Saint-Géry

Le château humide des marécages de la Senne fut abandonné par le duc au cours du XIe siècle pour les hauteurs moins exposées du Coudenberg. Cependant, une vie populaire dynamique et grouillante resta groupée autour de l'ancienne chapelle Saint-Géry, reconstruite par Lambert Ier de Louvain.
En 1047, Lambert II Baldéric, comte de Louvain, ordonna le transfert des reliques de Gudule à l'église Saint-Michel, qui devint dès lors collégiale Saint-Michel-et-Gudule.
En 1174, une bulle papale d'Alexandre III cita le sanctuaire de Saint-Géry comme dépendant de la collégiale.
Entre 1520 et 1564, Saint-Géry fut reconstruit en style gothique flamboyant. Un tunnel passait sous le chœur de l'église pour permettre aux brasseurs d'acheminer leurs tonneaux entre le quai des Poissonniers et la rue des Pierres, tandis que, dès 1714, sa tour massive abritait la cloche du beffroi Saint-Nicolas. L'église contenait plusieurs tableaux de Coxie, de de Crayer, de Coberger et de Van Loon. Elle abritait également les activités de deux associations de bienfaisance vouées au culte des saints : la confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs (1494) ([5]) et celle de Saint-Sébastien (1468).
En 1527, une bulle de Léon X consacra Saint-Géry comme église paroissiale.
En 1672 ou 1673, la comtesse de Monterey et plusieurs notables de la ville obtinrent de l'évêque du Chapitre de Cambrai, quelques reliques de saint Géry destinées à l'église paroissiale de

L'ancienne chapelle romane Saint-Géry d'après un tableau du XVIe siècle : Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS « Histoire de la ville de Bruxelles », t. I.

Image de Sainte-Gudule dans un cartouche du plan de Martin de Tailly datant du XVIIe siècle. Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS « Histoire de la ville de Bruxelles », t. I.

Bruxelles. Une châsse et plusieurs reliquaires furent commandés à des orfèvres afin d'y exposer les restes du saint patron.
En 1793, suite à la révolution française, le sanctuaire fut fermé.
En 1798, il fut vendu comme bien national à un Turc appelé Amor. Il en commença la démolition, tandis que le saint patrimoine fut partagé entre les églises proches des Riches-Claires et de Notre-Dame de Bon Secours.

Bernard Van Orley (1488-1541)

Au XVIe siècle, Bernard Van Orley, peintre illustre des cours de Marguerite d'Autriche (en 1518) et de Marie de Hongrie (en 1532), visita l'Italie et transposa aux Pays-Bas l'influence de la Renaissance. Van Orley devint célèbre notamment par les cartons de tapisserie figurant les « Chasses de Maximilien » (Paris, Musée du Louvre) ainsi que par les vitraux de la cathédrale Saint-Michel.

Cet artiste, d'origine noble, habitait la paroisse Saint-Géry; il possédait une maison derrière l'église, où il fut enterré avec sa première épouse (Agnès Zegers) dans la chapelle Saint-Maur. En 1794, on pouvait voir une nativité peinte au-dessus de son tombeau, où figuraient également ses armes timbrées et l'épitaphe. En 1532, il bénéficia d'un octroi du magistrat de la ville, l'autorisant à jeter un pont sur la Senne, qui passait derrière son jardin. Il était également membre des confréries Notre-Dame des Sept Douleurs et de Saint-Sébastien.

Voûtement de la Senne (1867-1871)

Depuis lors, d'importants travaux entrepris à la fin du siècle dernier ont rendu le pittoresque site primitif méconnaissable. Rien, de la place Saint-Géry actuelle, ne rappelle les anciens contours. Cette transformation radicale est due à la décision de Jules Anspach (1796-1886), alors bourgmestre de Bruxelles (1863-1879), de mettre fin aux catastrophiques inondations qui ravageaient le centre de Bruxelles (notamment en 1838-1839 et en 1850), par le voûtement de la Senne. Le souvenir de l'ancienne rivière malsaine et de ses habitations béquillardes a donc définitivement disparu du paysage urbain.

Cependant, grâce à de nombreux artistes, témoins de leur temps, il nous est encore possible de revivre en imagination, cette vie des anciennes cités bâties sur l'eau :
— Camille Lemonnier, Baudelaire, Maurice des Ombiaux, Amédée Saint-Férréol, L. Hymans et O.B. Rousseau, H. et P. Hymans, Léopold Courouble et G. Eeckhoud, entre autres, nous en ont laissé des descriptions littéraires saisissantes de vie, d'odeurs et de bruits;
— Jean-Baptiste Van Moer (1819-1885), dans l'antichambre du cabinet du bourgmestre, à l'Hôtel de Ville, nous montre une série de tableaux particulièrement évocateurs;
— et les photographies de Louis

Ghémar (1819-1913) et de Jean Kämpfe (1843-1882) fixèrent des vues de la vieille Senne sur la plaque sensible.

Le marché couvert de Saint-Géry (1881)

Enfin, en 1881, l'architecte Adolphe Vanderhegen reçut la commande d'édification d'un marché couvert au centre de l'immense espace resté libre après la démolition de l'église Saint-Géry. D'après nos estimations, le bâtiment occuperait une surface plus petite que celle de l'ancienne église Saint-Géry.

Déjà au Moyen Age, les environs accueillaient divers marchands : en 1708, ils vendaient du lin et des toiles; puis vinrent les maquignons; ensuite, en 1843, les fruitiers et les fruitières; puis, autour des halles couvertes, les produits laitiers, et jusqu'en 1977, à l'intérieur, les bouchers. A cette date, par mesure d'hygiène publique, le marché fut fermé avant d'être classé par la Commission Royale des Monuments et des Sites en 1987.

Cet exemple architectural mariant curieusement le style néo-

Image de dévotion collée dans le manuscrit de la Confrérie de Notre-Dame des Septs Douleurs. Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. III.

renaissance flamande à l'architecture du fer a été élevé autour du point central de la fontaine monumentale et pyramidale, placée là depuis 1802. Cette source de pierre bleue, surmontée d'une étoile avait été édifiée, en 1767, pour l'arrière-cour de l'abbaye de Grimbergen. De deux grandes vasques coule l'eau filtrant entre les dents de deux têtes de lions.

Précédemment, sur l'espace de la place Saint-Géry, baptisée pendant l'occupation française (1798-1832), « Place de la Fontaine », on voyait une fontaine datant de 1321, reconstruite en 1600. Le pilier supportait une statue de saint Géry en bronze; de l'eau sortait de la gueule ouverte d'un ours, autre animal légendaire de Bruxelles (6). La fontaine fut détruite par les républicains.

Le coup d'envoi du magistral coup de neuf de ce quartier qui dépérissait depuis 1977, avait d'ailleurs été donné par la Ville de Bruxelles elle-même. En effet,

dès le printemps 1985, le service des Propriétés Communales de l'échevin M. Demaret, avec l'aide de l'équipe du professeur Lemaire, entamait la restauration de « l'Ilot Saint-Géry », avec la rue de la Grande Ile, dont la taverne du « Lion d'Or » (réouverte le 15 décembre 1988), une partie de la rue Saint-Christophe, plusieurs maisons entourant la place Saint-Géry et la rue Pletinckx (7). Cet ensemble exceptionnel où se mêlent jusqu'à présent, quarante-quatre habitations, sept commerces et un parking pour voitures, ayant dépassé les prévisions budgétaires de 1979 (25.000 FB au mètre carré restauré, contre 35.000 FB en 1989), la S.D.R.B. y a participé, considérant également cet effort comme prioritaire pour recréer une animation populaire, culturelle et touristique dans ce lieu hautement historique et pittoresque de Bruxelles.

Intérieur de l'église gothique Saint-Géry. Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. III.

D'autre part une société privée prit le relais pour compléter la rénovation des halles ou marché Saint-Géry. L'initiative de ce projet revient à Monsieur Th. Penasse et à la S.A. Saint-Géry (holding d'investissement) avec Monsieur H. Winton et Monsieur et Madame Ph. Edmonds, aidés de l'échevin M. Artiges et du directeur de la S.D.R.B., Monsieur A. Lefebvre.

En décembre 1986, la société obtint de la Ville de Bruxelles, un bail emphytéotique pour exploiter commercialement le bâtiment du marché. Aux termes du bail, le marché reviendra de plein droit au patrimoine immobilier de la cité. Dans le budget de quelque 50 millions de francs, 7 ont été consacrés au chauffage, et 3 au cuvelage de la rivière, en vue de rendre plus salubre la cave de la halle, ancienne glacière des bouchers. D'autres travaux dirigés par Jacques Zajtman (8) prévoyaient le remplacement de la verrière, du toit et des châssis; le ravalement de la façade; de nouvelles installations d'eau et d'électricité et divers travaux d'aménagement intérieur. Pour ces derniers, il est prévu d'installer au rez-de-chaussée et en partie en mezzanine une trentaine de petites surfaces commerciales; dans les vastes caves voûtées, un restaurant, dans l'autre partie de la mezzanine, un bar, ainsi qu'entre ciel et terre, une plate-forme pour des activités culturelles multiples. On y vendra des articles de mode, des objets, la production d'artistes créateurs, tout ce qui peut être article de cadeau ou produit d'exception; à des heures d'ouverture d'exception également, puisqu'ouvert presqu'en permanence du moins en été. Le projet de la dynamique S.A. Saint-Géry s'étend également à plusieurs autres maisons situées aux abords de la place Saint-Géry.

Rues disparues et nouvelles du quartier Saint-Géry

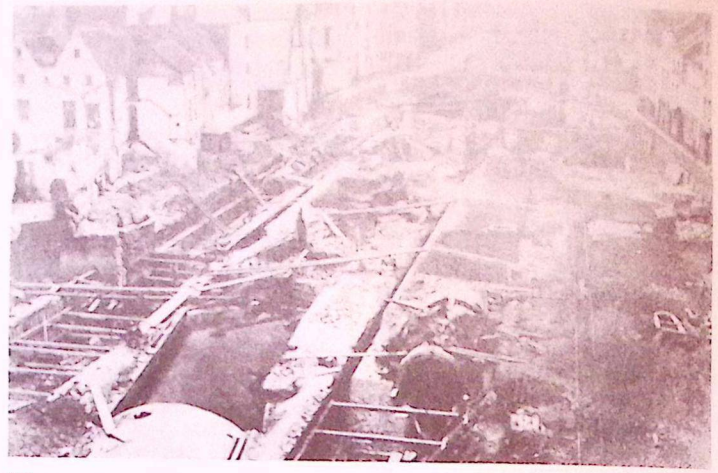
Le kaléidoscope des rues du quartier Saint-Géry est fertile en témoignages intéressants et attendris pour tout flâneur amoureux des secrets des lieux où vécurent d'anciennes générations d'hommes et de femmes. Suivons l'ordre alphabétique du nom des rues.

La ruelle de l'*Abreuvoir*, située à proximité des actuelles rues Van Praet et Borgval, a disparu en 1869. Le *Ruysmolen* (XIII[e] siècle) s'y trouvait, tandis que le pont de la Carpe, un des trois ponts de la Grande Ile, donnait accès à la rue des Poissonniers menant à l'ancien port de Bruxelles.

L'impasse du *Borgval* était perpendiculaire à l'actuelle rue du Borgval. On y voyait plusieurs moulins, encore en activité au XIX[e] siècle : le *Ruysmolen*, précité, ainsi que le *Moutmolen* (mouture du brai) et le *Vorstemolen* (moulin à grain du duc depuis 1352), appelés communément *Bantmolen* (moulin banal). Il s'y trouvait également un cabaret où fut arrêté, en 1719, François Anneessens.

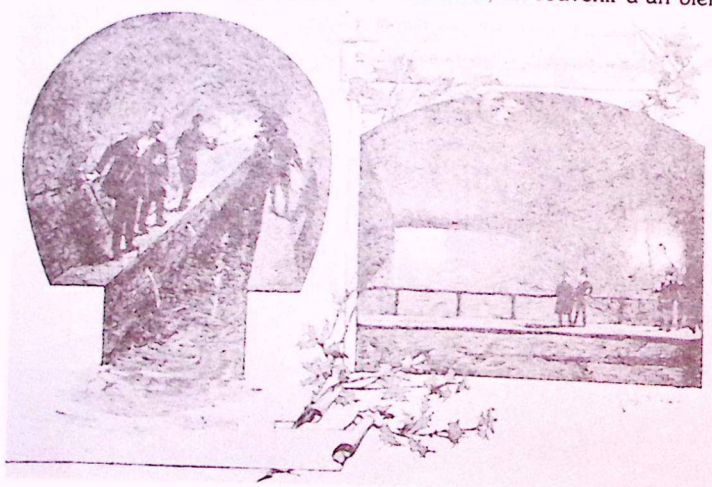
Le célèbre peintre bruxellois Bernard Van Orley (gravure du XVI[e] siècle). Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. I.

Photo des travaux du voûtement de la Senne extraite de : J. STENGERS, « Bruxelles, croissance d'une capitale ».



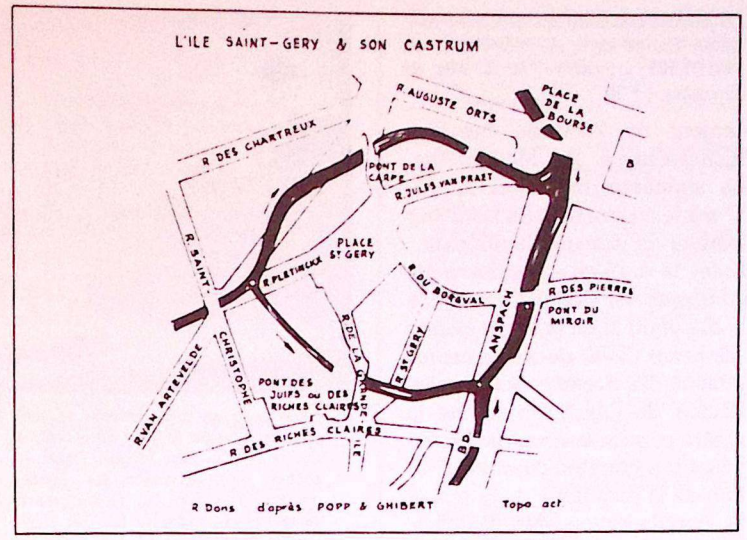
Le nom de la rue *Saint-Géry* avait été employé en d'autres lieux. Entre autres, avant 1851, pour désigner l'ancienne rue du Dam, ou de la Digue, qui se situait près de la rue Middeleer, l'actuelle rue Orts. La présente rue, baptisée ainsi depuis 1870, rappelle, à la mémoire des vieux Bruxellois, le souvenir attendri de celui qu'ils appelaient familièrement « *Gooie* », mais aussi, la terrible réputation d'un des foyers les plus virulents de choléra, de variole, de typhus, de dysenterie et de pestilences de la vieille ville baignée par la Senne.
La rue des *Six Jetons* (*Zes Penning*), qui correspond à un ancien fossé artificiellement creusé en ligne droite, était autrefois la seule voie de communication reliant la Petite Ile (actuelle Place Fontainas) aux quartiers des Chartreux et du Marché aux Grains. De nombreuses légendes terrifiantes, à propos de brigands et de dettes de jeux, tournent autour de cette traduction populaire et fantaisiste du flamand *penning*.

La rue du *Borgval* fut créée en 1870 pour désigner une partie de la très ancienne rue des Pierres (*Steenstraat*, traduction erronée pour la rue du Steen : demeure bourgeoise fortifiée, en pierre) coupée en deux par le tracé du nouveau boulevard Anspach. Son nom désigne le mur de retranchement du castrum. A cet endroit, le pont du Miroir (*Spiegelbrug*) franchissait la Senne et, au XVII[e] siècle, il s'y tenait le Marché au Lin. Depuis 1984, la résidence des sœurs Canler (donation en 1919), institution de la Ville de Bruxelles pour personnes âgées, a été restaurée et confortablement réaménagée.
La rue du *Pont de la Carpe* existe depuis 1872. Au Moyen Age, elle s'appelait rue de Hollant ou de Hollande, en souvenir d'un bien que Mathilde de Brabant, épouse de Florent de Hollande (XIII[e] siècle), y possédait. Elle enjambait le pont de Hollant qui fut appelé, au XVII[e] siècle, Pont de la Carpe, à cause de la prise fabuleuse d'un pêcheur.
Depuis 1806, le tracé de la rue *Saint-Christophe* recouvrait l'ancien fossé extérieur du mur de la première enceinte de Bruxelles et coupait le jardin des arquebusiers, appelé « jardins de Saint-Christophe ». Cette rue a compté plusieurs petites entreprises industrielles dont Absalon-Thys (1780), manufacture de cravates, écharpes et merceries et, Belgique-Diffusion, dont les activités de messagerie ont été transférées à l'avenue de l'Héliport.
Cette rue, toujours très animée et populaire, présentait jadis un paysage varié : un pont des Six Jetons, à hauteur de l'actuelle rue Van Artevelde; des moulins : le *Slijpmolen* pour aiguiser le fer puis pour moudre le grain, le *Driesmolen* ou Moulin de Ransfort (1272) pour la mouture des céréales, puis pour la fabrication du papier (*Papiermolen*); le « *Bloemenhof* », à l'emplacement



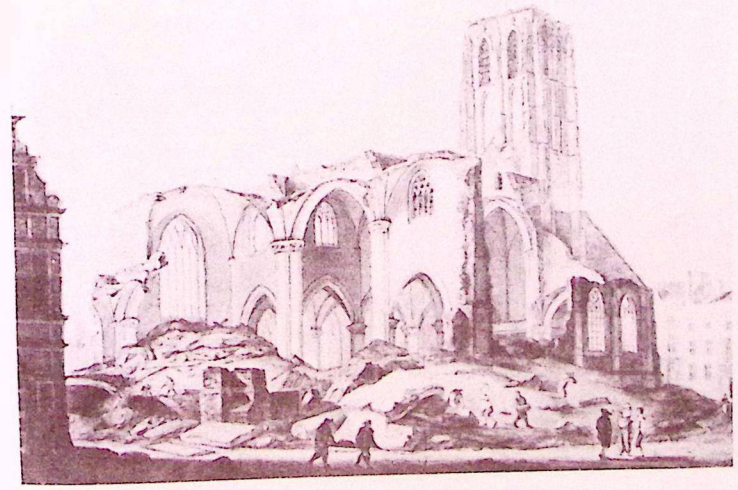
Dessin de L. Titz représentant l'égoût collecteur et la Senne voûtée. Extrait de : G.H. DUMONT, « Bruxelles, mille ans de vie quotidienne ».

Plan du quartier de Saint-Géry extrait de : Marcel VANHAMME, « Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale ».



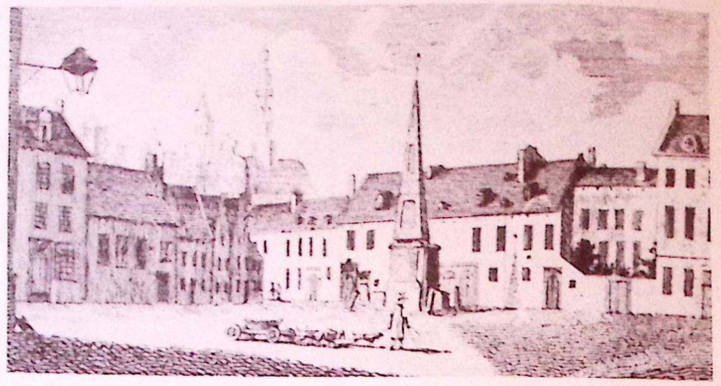
actuel de Disca, grand dispensaire de soins médicaux et de contrôle des accidents de travail.
Le « *Bloemenhof* » était un célèbre café-jardin et une guinguette familière et chère à tant de cœurs de vieux Bruxellois.
Ce lieu privilégié, où il faisait bon vivre, se détendre et jouer aux boules, aux cartes, etc..., était également, jusqu'au moment de sa démolition en 1940, le champ de tir des arbalétriers du « Grand Serment Royal et de Saint-Georges ». Cette vénérable société avait pour membres d'honneur les rois Léopold I[er], Léopold II et Albert qui assistaient, au « Bloemenhof », aux concours de tir d'arbalète.

Les gildes armées ont été constituées vers 1106 afin d'assurer la défense de la cité et l'ordre public. En cas de guerre, elles faisaient partie de l'armée ducale. C'est ainsi que les arbalétriers ont joué un rôle important dans la bataille de Woeringen (1288). Leur règlement a été élaboré à Louvain, où l'on apaise tous les différents, et selon lequel, les membres sont encore intronisés suivant de vieilles coutumes en prêtant serment au duc de Brabant. Ils possédaient leur chapelle consacrée à Notre-Dame au Sablon où se déroulaient des fêtes somptueuses. Les traditions se sont maintenues au-delà des difficultés des diverses occupations territoriales étrangères et, c'est pourquoi, aujourd'hui, il subsiste cinq serments à Bruxelles. Le Grand Serment Royal et de Saint-Georges existait depuis 1381, date à laquelle les ducs Jeanne et Wenceslas reconnurent par une charte, son organisation en gilde, qui remontait au duc Jean III (1312-1355). En 1881, il a reçu du roi Léopold II et de la Ville de Bruxelles, de nouvelles lettres de reconnaissance de filiation, attestant qu'il continue les traditions du Grand Serment de l'Arbalète ou de Notre-Dame (1213) et de Saint-Laurent (1361) et du Petit Serment de l'Arbalète ou de Saint-Georges (XIV[e] siècle), désormais fusionnés en un seul serment. Actuellement, le bourgmestre des Neuf Nations rehausse le prestige de ses activités par la présence du Grand Serment et il remet le prix du concours de tir au roi du tir. Cette cérémonie a généralement lieu au mois de juin, dans le cour de l'Hôtel de Ville. Les membres de la société s'exercent au stand de tir communal, situé au numéro 44 de la rue des Six Jetons.
La rue des *Teinturiers* a définitivement disparu du paysage bruxellois depuis que le boulevard Anspach a coupé en deux le cœur de la ville. Comme l'antique rue des Pierres, elle se prolongeait par-dessus la Senne, par le Pont des Teinturiers, à l'empla-



Démolition de l'église Saint-Géry. Anonyme du XIX[e] siècle. Collection du Musée communal de Bruxelles (Photo A. Kouprianoff).

La place Saint-Géry au début du XIXe siècle. Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. III.



cement de l'actuelle rue des Riches-Claires. Au Moyen Age, les teinturiers bruxellois du XIVe siècle étaient réputés pour leur teinture en écarlate flamboyant.
Enfin, la rue *Van Artevelde* a été construite sur l'emplacement de la rue et du lit de la Petite Senne (*Zinneke*) (XVIIe siècle). L'expropriation des riverains pour la réalisation de l'assèchement de la rivière et pour la construction de l'égout, a entraîné l'industrialisation de la commune de Forest et la popularisation des Marolles. Depuis lors, en 1877, le souvenir de Jacques Van Artevelde, échevin gantois, chefs des flamands, en 1337, règne sur cette rue très « classe moyenne » dont la majorité des habitations sociales appartiennent à la Ville de Bruxelles qui les a renouvelées en 1974.

(A suivre.)

Notes

(1) Elle date de la fin du premier siècle - début troisième siècle après J.C., et est conservée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

(2) Charles de France († 993) était le fils cadet du roi Louis IV d'Outremer et de la reine Gerberge. Lothaire (r. 954-986), son frère aîné monta sur le trône et, suite à une intrigue de palais à laquelle Charles fut mêlé, dut exiler son cadet. Dépité, Charles décida de changer de camp politique et de prendre le parti ottonien. Lorsque le trône fut vacant, le duc Hugues — futur Hugues Capet — soutenu pa l'assemblée des grands, contesta âprement les revendications successorales de Charles. En effet, l'aristocratie française ne souciait guère de voir tomber la Francie occidentale sous l'autorité de la dynastie germanique. Capturé par ses adversaires politiques, Charles mourut en prison en 993. Son corps a été ramené au pays par un de ses fils et il a été finalement déposé dans l'église Saint-Servais de Maestricht.

(3) En effet, en 984, Charles de France proposa sa médiation pour mettre fin aux prétentions d'Hermenfrid, fils de Wennemar et à l'obstination des religieuses de Moorsel (Alost), détentrices du corps de sainte Gudule († 712). La réussite de son entreprise lui permettra de réaliser le transfert des reliques de la sainte à Bruxelles.

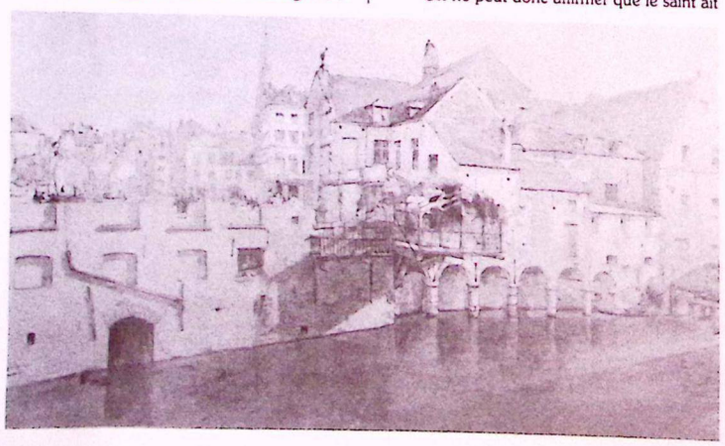
(4) Saint Géry est né à Carignan (Sedan) vers 540 et fut baptisé sous le nom de Gaugericus, ce qui veut dire : joie, bonne humeur. Il devint diacre de Trèves puis évêque de Cambrai entre 584-590 et 623-628. Il mourut vers 629 à Cambrai. Les textes biographiques ne parlent jamais du passage de saint Géry à Bruxelles, lors de ses missions d'évangélisation. On ne peut donc affirmer que le saint ait fondé un sanctuaire chrétien à Bruxelles dédié à lui-même ni au nom d'un autre saint.
Après la mort du vénéré évêque, Vindicien n'autorisa pas le dispersement du corps et des reliques de Géry. Il n'est donc pas étonnant que le sanctuaire de Bruxelles n'ait pas possédé de reliques majeures avant 1672 ou 1673. A cette date, la comtesse de Monterey et plusieurs notables de la ville obtinrent de l'évêque du Chapitre de Cambrai, quelques reliques de saint Géry pour l'église paroissiale de Bruxelles.
Pour les amateurs de légendes, on raconte que le sage et courageux Géry défendait victorieusement le christianisme naissant contre les dragons du paganisme. En effet, une première fois, sur la demande de l'évêque de Trèves, Magneric, Géry partit évangéliser les Cambraisiens tenus sous le pouvoir de druides magiciens, qui firent apparaître un dragon immense chargé de les défendre. Après cette première victoire, il fut alors envoyé à Bruxelles parce qu'un autre dragon y terrorisait la population. Cette fois, Géry jeta son étole autour du cou du monstre qui se laissa conduire comme un gentil toutou jusqu'à la rivière, où Géry le noya. La légende ajoute que le saint mourut à Bruxelles le 11 août 619!

(5) La confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs fut créée en 1494, à l'église Saint-Géry, par Philippe Le Beau, père de Charles Quint. Elle fut soutenue dans ses activités par plusieurs chambres de rhétorique dont « La Fleur de Lis ». Elle comptait à la fin du XVe siècle, près de 7.000 membres.

(6) Saint Ghislain, apôtre du Hainaut, se transforma en ours pour sauver une jeune fille qui manquait d'être violée par un voyou. Un des plus anciens cafés de Bruxelles, « Den Beer » (« A l'Ours »), rappelait cette histoire jusqu'au moment des travaux d'assainissement de la Senne. Il a disparu depuis lors, mais le tableau numéro 8 de J.-B. Van Moer, dans l'antichambre du bureau du bourgmestre, à l'Hôtel de Ville, le rappelle à notre nostalgie.

(7) La rue Pletinckx existe depuis 1880, elle a été dédiée au lieutenant-général, organisateur et commandant de la « garde civile », qui réduisit à l'impuissance les meneurs et agitateurs populaires du bas de la ville, en août-septembre 1830 (cfr Jean d'Osta, p. 261). Trente logements et six commerces y seront aménagés lors de la troisième phase des travaux de restauration. Les bâtiments de l'ancien couvent des Riches-Claires seront restaurés en dernier lieu.

(8) Monsieur Jacques Zajtman est né à Strasbourg en 1947, de parents polonais. Il fréquenta l'Académie des Beaux-Arts à Paris et, après mai 1968, il vint à La Cambre à Bruxelles. Il se spécialisa dans la décoration des magasins et des grandes surfaces commerciales. Il compte à son actif, dans ce domaine, environ 250 réalisations, parmi lesquelles, à Bruxelles, plusieurs magasins rue Neuve, les Brasseries Georges, l'hôtel Métropole et l'Anspach Center. Les caractéristiques de son art sont la quête de la luminosité, du fonctionnel et de l'attrayant dans la recherche du détail de la décoration.



« Le Cabaret de l'Ours » du peintre J.B. Van Moer – 1868. Collection du Musée communal de Bruxelles.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

— DES MAREZ, Guillaume. — *Guide illustré de Bruxelles : les monuments civils et religieux.* — Bruxelles : Touring Club de Belgique, 1918. — pp. 38-39; 245-247; 339-344.
— HENNE, Alexandre et WAUTERS, Alphonse. — *Histoire de la ville de Bruxelles.* — Bruxelles : Ed. Culture et Civilisation, 1975. — Vol. 1 : p. 109; Vol. 3 : pp. 216-232.
— HUBERT, René. — *Histoire de la pédagogie.* — Paris : PUF, 1949. — p. 41.
— HYMANS, Louis. — *Bruxelles, à travers les âges.* — Bruxelles : Ed. Culture et Civilisation, 1974. — Vol. 1 : pp. 329, 426, 338.
— MARTENS, Mina (direction). — *Histoire de Bruxelles.* — Toulouse : Privat, 1976. — pp. 11-52.
— OSTA, Jean d'. — *Dictionnaire historique et anecdotique des rues de Bruxelles.* — Bruxelles : P. Legrain, 1986.
— OSTA, Jean d'. — *Les rues disparues de Bruxelles.* — Bruxelles : Rossel, 1979.
— SOCIETE GENERALE DE BANQUE. — *Pierres et rues : Bruxelles : croissance urbaine 1780-1980.* — Bruxelles : F. Poot, 1982. — pp. 153-170.
— UYTTEBROUCK, A. et DUMONT, Georges-H. (direction). — *Bruxelles, mille ans de vie quotidienne.* — Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1979. — pp. 13-34; 53.
— VERNIERS, Louis. — *Bruxelles, esquisse historique.* — Bruxelles : A. De Boek, 1941. — pp. 13-49.
— VAN ACKERE, Jules. — *Belgique baroque et classique (1600-1789) : architecture, art monumental.* — Bruxelles : Vokaer, 1972, — p. 23.
— VANHAMME, Marcel. — *Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale.* — 2e éd. — Bruxelles : Anvers : Mercurius, 1978. — pp. 15-36.
— VANHAMME, Marcel. — *Bruxelles : 1100-1800, promenades dans le passé .* — Bruxelles : Office de Publicité, 1949. — pp. 11-24.
— VAN NECK, Léon. — *Vieux Bruxelles illustré.* — Bruxelles : O. Lamberty, 1909. — pp. 21-33; 95-115.
— STENGERS, Jean (Direction). — *Bruxelles, croissance d'une capitale.* — Anvers : Fonds Mercartor, 1979. — pp. 19-37.

Articles de périodiques :

— FOURNIER, Albert. — « L'étain, connu au temps de Moïse a son poinçon bruxellois depuis 150 ans dans l'ancienne Ile Saint-Géry ». — in : *Syndicat d'Initiative de Bruxelles*, 1973. — pp. 99-103.
— JUVYNS, Cl. — in : *Cahiers Bruxellois :*
« La communauté des Riches-Claires de Bruxelles, de 1585-1796 ». — juillet-décembre 1965. — pp. 181-239.
« La vie quotidienne des Riches-Claires bruxelloises ». — janvier-juin 1966. — pp. 13-28.
« Le couvent des Riches-Claires bruxelloises et son église ». — janvier-mars 1967. — pp. 69-84.
— MARTENS, Mina. — « Le culte de Saint-Géry à Bruxelles au Xe siècle ». — in *Hommage au Professeur P. Bonenfant (1899- 1965).* — Bruxelles : s. d., 1965. — 33 p.
— VANHAMME, Marcel. — « De la légende de saint Géry à l'emplacement du castrum ducal ». — in : *Présence de Bruxelles*, n° 83. — pp. 24-28.

diverses conférences non publiées sur les origines de Bruxelles :

— HEMELEERS, Geneviève, C. — « Bruxelles, ma ville ». — in : *Brabant*, n° 1/1961. — pp. 18-19.
— POREYE, Raymond. — « Les Riches-Claires à Bruxelles ». — in : *Brabant*, n° 3/1960. — pp. 2-6.

Le Moulin de Borchval. Extrait de : A. HENNE et A. WAUTERS, « Histoire de la ville de Bruxelles », t. IV.

EXPOSITIONS

Causeries Nivelloises : Franz DEWANDELAER

La Bibliothèque Publique de la Communauté française (Nivelles), présente une exposition consacrée à l'écrivain **Franz Dewandelaer** (1909-1952).

Au-delà du poète wallon, de l'« enfant prodige » dont parlait Louis Boxus, au-delà du « chantre de Nivelles » qui sut évoquer sa ville et ses habitants en des poèmes inoubliables, Franz Dewandelaer dramaturge, journaliste, nouvelliste est aussi le témoin de toute une époque, de toute une vie sociale et culturelle wallonne des années 1930 à 1950.

L'auteur, sa vie, son œuvre, ses amis, sont au cœur d'une manifestation qui se tient du **18 octobre au 4 novembre 1989** au Waux-Hall à Nivelles, salle du 1er étage.

Les heures d'ouverture sont : du lundi au vendredi de 13 à 18 heures et le samedi de 9 h 30 à 12h 30. L'entrée est gratuite.

A cette occasion, une anthologie de l'œuvre en français de Franz Dewandelaer est proposée en souscription au prix de 890 F. (frais de port compris). L'ouvrage sera disponible à partir du 15 octobre 1989.

Poésies, nouvelles, contes et pièces de théâtre sont rassemblés en un recueil, agrémenté de reproductions de Paul Collet. La souscription est ouverte jusqu'au 10 novembre 1989. Pour tout renseignement, s'adresser au 067/21.95.91 (service documentation).

A la Galerie Triglyphe : « Les Haciendas des Andes équatoriennes », d'André Stevens

Architecte indépendant, André Stevens est expert de l'Unesco et consultant auprès d'institutions culturelles nationales et internationales. L'exposition de photographies documentaires qu'il présente à la Galerie Triglyphe fait suite à deux séjours qu'il effectua en Equateur en automne 1984 et en été 1988. Il s'agissait à l'époque de réaliser un premier inventaire des vastes domaines terriens du pays, et plus particulièrement des demeures coloniales. Grâce à l'Institut national du patrimoine culturel de l'Equateur, les portes de quelque 36 haciendas, réparties dans un rayon de 150 km autour de Quito, s'ouvrirent pour la première fois à une mission officielle composée d'André Stevens et de quelques représentants de l'Institut. A chaque fois, il fut procédé au recueil d'un maximum d'informations : plan de l'habitation, sa description, son histoire ainsi qu'un relevé photographique. L'exposition propose une trentaine de photographies en couleurs qui illustrent toutes les richesses de ce patrimoine jusqu'alors méconnu, inséré dans un foisonnement de vie végétale. D'éblouissantes architectures écologiques, qui se révèlent aujourd'hui le témoignage d'un authentique art colonial.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient du 27 septembre au 28 octobre à la Galerie Triglyphe, 17, avenue Général de Gaulle à 1050 Bruxelles.

Elle est ouverte au public du mardi au vendredi de 12 à 18 heures et le samedi de 15 à 18 heures.

Vient de paraître

Guide de la Danse

S'intégrant dans une série d'ouvrages édités par le Conseil de la Musique, ce guide comble un manque évident d'information sur la vie chorégraphique de la Communauté française.

Il s'efforce de recenser tout ce qui concerne la danse définie comme « Art du Spectacle » et met à jour les diverses facettes de l'activité chorégraphique dont l'enseignement, la création, la diffusion et la promotion.

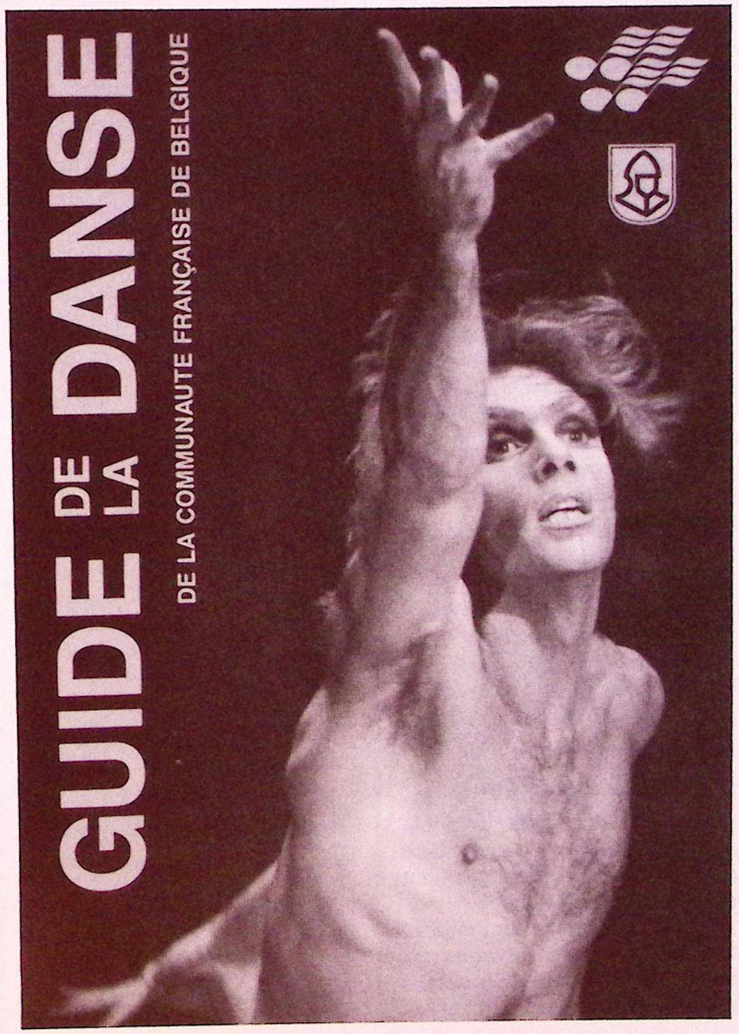
C'est ainsi que vous trouverez dans le guide des chapitres historiques et techniques, une information sur les données « institutionnelles » en relation avec l'activité de la danse à Bruxelles et en Wallonie. Ces données se veulent exhaustives sur l'enseignement officiel et privé, les autorités administratives compétentes, sur les compagnies, les chorégraphes, les danseurs, les filières de promotion et de médiatisation de la danse ainsi que sur les festivals, concours, bourses, débouchés, théâtre d'accueil.

Dans tous les cas, sont mentionnés les noms, adresses et numéros de téléphone des personnes et organismes concernés.

Le « Guide de la Danse » espère ainsi atteindre son objectif premier : fournir un outil de travail ou des clés d'orientation aussi bien aux professionnels de la danse qu'à des parents désireux d'aider leur enfant à faire le meilleur choix dans l'apprentissage d'un art et peut-être d'un métier.

Par souci d'efficacité, un index de tous les noms cités complète la publication.

Le lecteur, et, plus particulièrement le professionnel de la danse accordera une attention



Vient de paraître

toute particulière au chapitre qui ouvre ce guide : une étude réalisée par André Nayer et Suzanne Capiau, sur le statut du chorégraphe et du danseur en Belgique; ce statut est, depuis longtemps, souhaité, mais il n'existe encore que sous forme de « bribes organisatrices ». L'étude résume une réglementation disparate qui fait du danseur un artiste juridiquement vulnérable et défavorisé. Elle énonce dès lors les pistes permettant le changement et une réglementation plus satisfaisante.
Edité par le Conseil de la Musique de la Communauté française et par le Crédit Communal, cet ouvrage de 192 pages est disponible au prix de 495 F dans les librairies, les agences du Crédit Communal ou par virement aux comptes n° 068-2094499-05 du Crédit Communal ou n° 310-0109496-69.

*
**

Michelin Benelux 1989: des confirmations et des chutes

Attendu impatiemment par les gourmets mais plus encore par les restaurateurs, l'édition 1989 du célèbre vade-mecum pour touristes en Benelux est paru.
Le guide a retenu 440 hôtels et 1064 restaurants pour la Belgique. Il est utile de rappeler que, contrairement à tous les autres guides gastronomiques, le Michelin n'accepte aucune publicité. Ses délégués se rendent plusieurs fois anonymement dans les établissements et décident collégialement de l'attribution des «étoiles», «les couverts» ne distinguant que les maisons retenues pour leur propreté, le confort, l'accueil et la qualité du service. L'édition 1989 n'apporte pas de grands bouleversements dans la hiérarchie des étoilés.
«Comme chez Soi», *«Chez Bruneau»* et *«Romeyer»* gardent leurs trois étoiles. Parmi les promus «deux-étoiles», les attendus *«Zur Post»* de Saint-Vith, l'*«Apicius»* à Gand, *«De Karmeliet»* de Bruges et le *«Laurierblad»* à Berlare. Sont rétrogradés par contre *«Eddie Van Maele»* de Bruxelles, le *«Barbizon»* à Jesus-Eik et le *«Moulin Hideux»* à Noirefontaine. A Bruxelles, perdent leur étoile *«De Reu»* et le *«Béamais»*, tandis que la *«Truffe Noire»* et l'*«Orangeraie»* accèdent à cette distinction tant convoitée.
Retenons que Michelin a retenu 173 menus simples à moins de 700 F pour notre pays à l'attention des petits budgets et 59 maisons spécialement agréables (classement rouge).

Si l'aspect gastronomique de cet excellent guide rencontre notre adhésion, pourquoi devons-nous à nouveau insister sur la même lacune purement touristique: dans le rappel des curiosités «à ne pas manquer», situé sous le nom de chaque localité, manque curieusement une indication à Waterloo.

Pure coïncidence, cher Bibendum?

*
**

Brabant Wallon 1940-1944, Occupation et Résistance par Pierre Jacquet

Voici un livre de mémoire collective, un livre mémorial, où se trouvent honorées, grâce aux recherches intensives d'un jeune docteur en histoire, Pierre Jacquet, les centaines de familles qui, d'une façon ou d'une autre, participèrent à la Résistance dans le « BRABANT WALLON 1940-1944 » ([1]).
On y cherche, avec émotion faut-il le dire, le nom d'un parent défunt, ou, en souriant, celui du parent toujours en vie et dont on connaît (plus que) bien l'épopée, ou encore le nom de son village ou de la ville proche, Ottignies, Wavre, Nivelles, Jodoigne... et son histoire durant toute cette période : trains sabotés, presse clandestine, « illégaux » recueillis et cachés, partisans en action, arrêtés ou exécutés... Pas de littérature mais un exposé simple et dense des faits, précédé d'un aperçu général de la vie sous l'occupation et suivi d'un tableau chronologique des actions de résistance dans le Brabant Wallon et d'un précieux index de tous les noms évoqués dans le livre. Un ouvrage qui a nécessité la compilation d'un nombre considérable d'archives et qui a permis à Pierre Jacquet de déterminer les formes spécifiques que prit la Résistance dans cette partie de notre pays.
Lauréat 1987 du prix Edgard Spaelant de la province de Brabant pour cet ouvrage, Pierre Jacquet peut être remercié tant pour son apport à l'étude historique de cette période dans sa région que pour l'hommage qu'il a ainsi rendu à tous ces « combattants de l'ombre » dont tant et tant, hélas, ne devaient jamais revenir.
Edité par Winterthur Assurances et les Editions Duculot, cet ouvrage de 352 pages, préfacé par Jean Vanwelkenhuizen est disponible en librairie au prix de 980 F.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Saison 1989 des tours de ville de l'ARAU

Il y a près de 15 ans, naissait le premier cycle de visites guidées de l'Atelier de Recherche et d'Action Urbaines (ARAU).
Aujourd'hui, 5 visites guidées en autocar de 3 heures chacune permettent de mieux comprendre Bruxelles et de la voir à à travers leur sensibilité et leur aspiration commune qui est de faire de Bruxelles une ville de libertés.
Tout comme une encyclopédie, les tours de ville de l'ARAU comportent plusieurs volumes :

1. **Bruxelles Autrement**

   Le Bruxelles d'hier à aujourd'hui où l'accent est mis sur l'actualité de l'agglomération bruxelloise particulièrement importante en cette année 1989 où Bruxelles, capitale de l'Europe, sort du frigo et devient région à part entière.
   Ce tour veut donner au visiteur l'intelligence du Bruxellois d'aujoud'hui. Clé pour le centre historique métamorphosé par la disparition de sa rivière et le renversement radical de ses cheminements, d'où son apparent désordre. Clé pour la ville industrielle méconnue de l'Ouest. Clé pour les prestigieux quartiers résidentiels de l'Est grignotés par la termitière des bureaux entourant la C.E.E. Le commentaire adopte le point de vue des associations et comités d'habitants pour présenter les enjeux et les conflits sociaux, culturels, politiques, économiques et urbanistiques de l'agglomération bruxelloise.
   Périodicité :
   De mars à juin et de septembre à novembre : tous les premiers samedis du mois à 9 h 30.

2. **Bruxelles 1900**

   ou le charme de l'Art Nouveau allié à une intégration harmonieuse des nouvelles constructions dans un Bruxelles déjà en profonde mutation. Le tout privilégie la visite de l'intérieur de bâtiments construits par les plus grands architectes de l'époque (HORTA, STRAUVEN, HAMESSE, etc.).
   Le commentaire évoque la rupture culturelle voulue par l'Art Nouveau, ses liens de fait avec le socialisme naissant et la laïcité, et son association au développement de la ville.
   Périodicité :
   De mars à juin et de septembre à novembre : tous les deuxièmes samedis du mois à 9 h 30.

3. **Bruxelles des années 30**

   En ce début d'année, Bruxelles semble à nouveau connaître la fièvre des années folles (exposition Joseph Diongre à l'I.N.R., exposition Art Déco aux Beaux-Arts... et en décembre Louis Herman De Koninck à la Fondation pour l'Architecture.
   L'ARAU mettra à l'honneur pour cette saison 89 l'architecte Joseph Diongre et son œuvre (église Saint-Jean-Baptiste de Molenbeek, l'I.N.R. de la place Flagey, logements sociaux de la rue du Fort à Saint-Gilles, etc.).
   Le commentaire portera également sur l'Art Déco en architecture, la vie en appartement, la persistance des hôtels de maître, les cités jardins et aussi une radicalisation de la pensée urbanistique qui marquera par la suite l'aménagement des villes.
   Périodicité :
   De mars à juin et de septembre à novembre : tous les quatrièmes samedis du mois à 9 h 30.

4. **Bruxelles - Archéologie industrielle**

   Bon nombre de Bruxellois ignorent que leur ville est la deuxième ville industrielle de Belgique et ce, parce que cette activité économique est bien souvent occultée par celle du secteur tertiaire et ses

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

nombreux bureaux. Ce tour permet de comprendre à travers différentes visites de lieux inhabituels, l'intégration du travail et de la production à l'intérieur de la ville mais aussi les possibilités de réutilisation ou de réaffectation de bâtiments industriels anciens.

Périodicité :
De mars à juin et de septembre à novembre : tous les troisièmes samedis du mois à 9 h 30.

5. **Bruxelles des Places, des Parcs et des Jardins**

ou le Bruxelles des lieux publics dont l'aménagement au service de l'habitant est indispensable à l'agrément de vivre en ville. Le tour conduit dans des endroits insolites de Bruxelles : du sommet de l'arc du Cinquantenaire au précieux jardin HAP blotti en intérieur d'îlot tout à côté de la chaussée de Wavre.
Le commentaire met en évidence le critère essentiel auquel les places, les parcs et les jardins doivent répondre pour être d'authentiques lieux publics : être conçus et gérés quotidiennement de manière telle que les piétons et véhicules puissent se les approprier sans s'exclure mutuellement.

Périodicité :
De mars à juin et de septembre à novembre : tous les quatrièmes dimanches du mois à 14 heures.

Renseignements pratiques

Le départ des tours a lieu devant le bureau de poste de la Bourse, rue Henri Maus à 1000 Bruxelles.
Le prix des places est de 400 F.
Il est indispensable de réserver votre place pour pouvoir participer à une de ces visites d'un Bruxelles plus complexe qu'il n'y paraît à première vue en téléphonant au 02/513.47.61.

Les 22, 23 et 24 septembre : Ottignies-Louvain-la-Neuve à l'heure des Géants et des Records

Dans le cadre des Fêtes de Wallonie, une dizaine de quartiers et associations d'Ottignies-Louvain-la-Neuve vous convient à un événement exceptionnel : la première sortie des Géants d'Ottignies-Louvain-la-Neuve précédé d'un banquet pantagruélique.
Des géants, il en existe beaucoup. A ce jour pourtant, on n'en connaissait pas qui, issus des divers quartiers d'une ville, donnent, une fois réunis, un très large aperçu de son patrimoine historique, culturel ou folklorique. Ce sera désormais le cas à Ottignies-Louvain-la-Neuve.
Lancée par l'A.S.B.L. Culture et Traditions, l'idée a rapidement pris tournure. Le premier géant ottintois est né en mai : le *Briquetier du Bon Air* (quartier à la limite duquel s'élevait jadis une briqueterie), a déjà fait ses premiers pas et devrait être baptisé officiellement sous peu.

Bientôt aussi, d'autres viendront lui tenir compagnie. Le *Danseur des Vis T'chapias*, un groupe de danses folkloriques bien connu dans la région. Le *Gant d'Or* de la Balle Pelote Ottignies-Bruyère. Le *Zouave* de Limelette, créé en mémoire du XI[e] Régiment de Zouaves, qui prit part à la Bataille de la Dyle en 1940. Le *Loup du Buston*, dont l'ancêtre aurait naguère sévi dans le Bois du même nom... On parle aussi de *Tintin*, Hergé ayant longtemps été domicilié dans la commune. De l'*Agriculteur* de Céroux, dont la vocation rurale serait ainsi merveilleusement illustrée. D'un *Etudiant* à Louvain-la-Neuve... Ou encore d'un digne représentant de la *Clinique Saint-Pierre*.
Chose plus étonnante encore, ces premiers géants (leurs compagnes ou compagnons devraient apparaître en 1990), auront été créés en l'espace de 5 mois à peine. Une prouesse inédite qui, selon d'aucuns, pourrait figurer dans le Livre des Records.

Un Livre des Records qui, dès septembre, s'enrichira du reste de toute une série de records « made in Ottignies-Louvain-la-Neuve ». Le banquet auquel les Géants convieront le public sera en effet constitué de records. Du plus grand boudin du monde au plus grand pain surprise, en passant par le plus grand plateau de charcuteries, impossible, ce jour-là, de rester sur sa faim... Et

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

l'ambiance musicale aidant, il y a fort à parier aussi que maint Grandgousier se prenne d'affection pour la Cuvée des Géants, un vin de Bordeaux spécialement importé pour la circonstance.
Agrément du palais, mais plaisir des yeux aussi, puisqu'une dizaine de mini-tapis de fleurs illustreront diverses facettes de l'entité. Et que, dès le samedi, il sera donné à chacun de découvrir un véritable foisonnement d'objets remarquables par la taille ou par le poids. La plus grande carte postale, le plus grand livre, les plus grandes — et les plus petites — lunettes,... ne sont que quelques-uns des très nombreux records que les commerçants d'Ottignies-Louvain-la-Neuve se proposent de battre durant ce week-end hors du commun.
Le dimanche, petits et grands seront à nouveau conviés à des agapes peu communes, autour d'un petit déjeuner constitué notamment d'un énorme croissant et d'un cramique géant.
Si l'on ajoute à cela la présence de personnalités, les concours gratuits organisés sur place (Tiercé des Records et Concours Photos des Géants), sans oublier l'après-midi enfantine géante, on peut affirmer qu'il y en aura pour tous les goûts. Nul doute que ces trois journées exceptionnelles resteront gravées à jamais dans la mémoire de ceux et celles qui auront eu la chance de les vivre les 22, 23 et 24 septembre prochains à Ottignies-Louvain-la-Neuve!

Programme des festivités

Vendredi 22/9/1989

17 h 30 : Inauguration des Tapis de Fleurs (Certification du Record) et Lancement officiel du Tiercé des Records.
Parking du Douaire, Place du Centenaire, Place des Déportés, rues environnantes.
18 h 30 : Première Présentation des Géants et des groupes (Certification du Record) et Lancement officiel du Concours Photos Géants.
Parking du Douaire, Place du Centenaire.
19 h 30 : Inauguration du Buffet Campagnard Géant (Certification des Records entrant dans sa composition). Chapiteau géant, Parking du Douaire, Place du Centenaire, rues environnantes.
21 h : Dégustation du Buffet Campagnard en compagnie des Géants - Cuvée des Géants. Ce bordeau d'excellente qualité est frappé d'une étiquette à l'effigie des Géants. Ambiance musicale : Big Band Jazz.

Samedi 23/9/1989

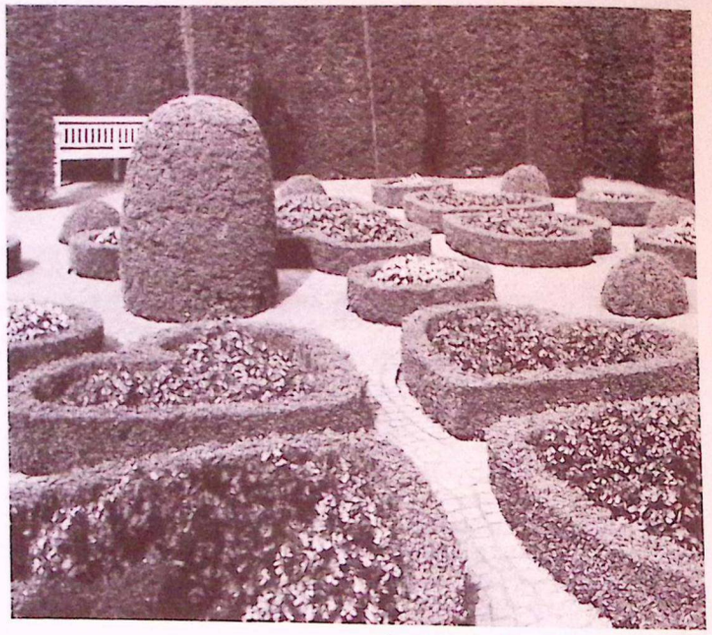
Dès 9 heures : Animation Radio Locale - Jeux de circonstance - Invités surprise. Place du Centenaire.
Exposition/Découverte des records non-alimentaires. En plusieurs points stratégiques du Centre (selon toute hypothèse, fermé à la circulation automobile)
Petite restauration - buvettes - commerces ouverts...
14 h : Promenade/Concentration des Géants avec groupes. Place du Centenaire et Parking du Douaire.
21 h : Bal Franco-Belge (Comité Jumelage). Chapiteau géant.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Dimanche 24/9/1989

8 h 30 : Petit Déjeuner des Géants (nouvelle série de records) avec participation RTBF. Chapiteau géant.
10 h : Concours de Ballonnets ouverts à tous les enfants de 0 à 12 ans (Différentes catégories d'âge) et Lâcher de ballons aux couleurs d'Ottignies-LLN (avec cartes postales « Bonjour d'Ottignes-LLN, Ville des Géants et des Records).
9 h : Messe — Dépôt de fleurs Pont XI Zouave — Inauguration statue Place de l'Europe — Réception Ferme du Douaire — Séance Académique — Rosière Républicaine. Comité Jumelage.
13 h 30 : Banquet 25e anniversaire — Palestre.
14 h : Fête des Enfants (Programme restant à déterminer).

***



Le Jardin du Cœur dans le Musée Van Buuren (Photo R. Caussin).

Bruxelles et ses Musées, vous connaissez?

Bien, un peu, pas du tout...
Une visite pas comme les autres...
Une visite au musée sans pour autant tout voir...
Une visite qui choisit d'illustrer un thème et cherche à l'approfondir, le temps d'un après-midi, dans différents musées.
Ceci est désormais possible tous les dimanches de 1989 (à l'exception du 12 novembre) de 14 h à 17 h au départ de l'Esplanade du Cinquantenaire, en compagnie des guides ARCADIA, licenciées en histoire de l'art.
L'A.S.B.L. Arcadia a pour but, entre autres, de faire connaître Bruxelles par l'organisation de visites guidées alliant la découverte des richesses muséographiques à celle des sites d'intérêt historique, archéologique et architectural.

Art Nouveau et Art Déco : Architecture et Musées

Si l'on vous dit « Art Nouveau », vous pensez au décor chatoyant et féerique du Musée Horta.
Si l'on vous dit « Art Déco », vous pensez à la sobriété et à l'élégance raffinée de la maison de David et Alice Van Buuren.

Rien n'est plus différent que ces deux époques à la fois si proches et si radicalement opposées quant à leurs moyens d'expressions artistiques.
Vous passerez grâce au choix des lieux visités, de l'une à l'autre et, de la confrontation des deux styles, se dégageront la variété et la cohérence de chacun d'eux dans les domaines aussi divers que l'orfèvrerie (salle Wolfers aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire), l'organisation des espaces intérieurs (hôtel Hannon, magasins Waucquez, hôtel Wielemans) et le mobilier (musée Horta et musée David et Alice Van Buuren).

Cet après-midi comprend :
La salle Wolfers aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

L'Hôtel Wielemans : Archives d'Architecture moderne.
Le Musée Horta.
L'Hôtel Hannon : Espace photographique Contretype.
Le Musée David et Alice Van Buuren.
Les magasins Waucquez : Centre Belge de la Bande dessinée (à partir du 1er octobre).

Départ :
En face d'Autoworld à l'Esplanade du Cinquantenaire (entrée par l'avenue des Nerviens - vaste parking).
Déplacement en car.
Heure de départ : 14 h les dimanches : 10 et 24 septembre, 8 et 22 octobre, 5 et 19 novembre, 10 décembre 1989.
Fin de la visite : 17 h (approximativement) et retour assuré aux Arcades du Cinquantenaire.

Peinture et Sculpture Hier et Aujourd'hui

La Belgique, au cours de son histoire, a connu de grands moments de créations artistiques.

Les noms prestigieux de Bruegel, Rubens, Constantin Meunier, Delvaux, Magritte ont jalonné les siècles, faisant de notre pays, à maintes reprises, un foyer artistique d'avant-garde en Europe.

La confrontation de ces grands maîtres, qui ont créé une tradition esthétique, avec les artistes contemporains devrait permettre de mieux comprendre les œuvres modernes et de les situer à la fois dans le contexte culturel belge et international.

Une sélection rigoureuse et exhaustive de quelques œuvres des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique et du Musée Constantin Meunier illustre ce propos.

Cet après-midi comprend :
Le Musée d'Art ancien : sélection d'œuvres.
Le Musée d'Art moderne : sélection d'œuvres.
Le Musée Constantin Meunier : œuvres principales.

Départ :
En face d'Autoworld à l'Esplanade du Cinquantenaire (entrée par l'avenue des Nerviens - vaste parking).

Déplacement en car.
Heure de départ : 14 h les dimanches : 24 septembre, 1 et 15 octobre, 29 octobre et 19 novembre, 3 et 17 décembre 1989.

Fin de la visite : 17 h (approximativement) et retour assuré aux Arcades du Cinquantenaire.

Prix :
500 FB par personne.
Réservation vivement souhaitée : 02/643.02.26 (répondeur automatique).

***

Scandic Hotels ouvre le Scandic Crown Hotel Brussels

Après l'achat récent du Quality Inn à Anvers, le groupe hôtelier scandinave *« Scandic Hotels »* acquiert son second hôtel en reprenant la gestion du Regency Brussels, auparavant dénommé Hyatt Regency Brussels, situé Rue Royale 250, 1210 Bruxelles.
Le Scandic Crown Hotel Brussels, situé au centre de la ville avoisine le Jardin Botanique. Ses 315 chambres, y compris les 11 suites luxueuses, sont spacieuses et disposent d'air conditionné individuel, téléphone avec ligne directe internationale, radio, TV couleurs diffusant 24 heures sur 24 les nouvelles mondiales via CNN satellite et sélection de films vidéo, minibar etc. La catégorie reste un quatre étoiles luxe.
L'hôtel dispose d'un restaurant de haute gastronomie française. Son Chef, Michel Addons, est le détenteur du prestigieux « Bocuse d'Argent ».
Fondé en 1963, le groupe appartient au groupe financier suédois RATOS A.B. Il est devenu une des plus grandes chaînes hôtelières de Scandinavie avec presque 100 hôtels.

Sa philosophie est de créer des hôtels de première classe à des prix raisonnables axés sur les besoins et les exigences de l'homme d'affaires voyageant en voiture.
Le succès de cette philosophie a mené au développement du concept du « Scandic Crown Hotels » offrant un service et un confort exceptionnels dans des hôtels de grand luxe, situés au centre des grandes capitales.
Il offre en outre des possibilités d'organisation de séminaires et banquets jusqu'à 800 personnes.
Informations : 02/217.12.34.

***

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Du 22 au 29 octobre à Bruxelles : Semaine internationale de l'Orgue

A l'occasion de son dixième anniversaire, l'A.S.B.L. « Le Cercle de l'Orgue bruxellois » organise un festival de qualité exceptionnelle sous le haut patronage de sa Majesté la Reine Fabiola. Cette année, les concerts organisés en matinée, ont été remplacés par la visite des cinq plus prestigieux orgues de Bruxelles-Centre, avec un concert d'une demi-heure pour chacun de ces orgues le samedi 28 octobre. Suite à l'incendie qui a ravagé l'église Notre-Dame des Riches-Claires, le concert donné en hommage au musicien romantique J. Rheinberger aura lieu à 16 heures au Collège Saint-Jean Berchmans.

Les concerts de soirée débuteront toujours à 20 h 15. Vous y entendrez les orgues les plus intéressants de Bruxelles : les orgues modernes du Chant d'Oiseau à Woluwe-Saint-Pierre et de l'église des Carmélites, avenue de la Toison d'Or; l'orgue espagnol de Woluwe-Saint-Lambert; l'orgue romantique Van Bever à Jette et l'authentique orgue italien, construit en 1713 par C. Russo, qui se trouve dans l'église Saint-Guidon à Anderlecht.

Les concerts d'ouverture et de clôture seront joués à l'orgue allemand de la Cathédrale Saint-Michel le dimanche après-midi à 16 heures.

Les organistes qui participent à ce Festival International de l'Orgue sont tous très célèbres et nous viennent des Pays-Bas, d'Allemagne, d'Union Soviétique, du Japon, d'Autriche et de la République démocratique allemande. Les concerts qui auront lieu pendant la visite des orgues seront joués par des organistes belges.

Les programmes ont été adaptés en fonction de l'orgue. Ainsi à l'orgue moderne de Woluwe-Saint-Pierre, vous assisterez à un concert d'improvisation. Par contre, « Musica Barroca Espagnola » sera interprété à l'orgue espagnol de Woluwe-Saint-Lambert par un ensemble composé d'un orgue, d'un soprano, d'une chorale, d'un violon baroque et d'un violoncelle.

PROGRAMME

Le samedi 28 octobre, visite des orgues :

9 h 30 : Au Conservatoire de Musique (30, rue de la Régence) : Kamiel D'Hooghe de Grimbergen dans des œuvres de C. Franck, O. Messiaen et Fl. Peeters.

10 h 30 : Dans l'église Notre-Dame du Sablon : Pascale Van Coppenolle de Liège dans des œuvres de P. Cornet et L. Marchand.

11 h 30 : Dans l'église protestante (place du Musée) : François Houtart de Bruxelles dans des œuvres d'A. Hesse, A. Boëly, R. Schumann, L.J. Lefebure et N.J. Lemmens.

12 h 30 : Dans l'église Saint-Jacques sur Coudenberg (place Royale) : Thierry Smets de Gembloux dans des œuvres de F. Mendelssohn et C. Franck.

14 h 00 : Au Collège Saint-Jean Berchmans (rue des Ursulines, 4) : Chris Dubois de Bruges dans des œuvres de Fl. Peeters et Ch. Dubois.

15 h 00 : Dans l'église Notre-Dame du Bon Secours (rue Marché au Charbon) : Elisabeth Thornburn de Bruxelles dans des œuvres de A. Van den Kerckhoven. T. Babou, H. Purcell. A. Raison et G. Muffat.

16 h 00 : Au Collège Saint-Jean Berchmans (rue des Ursulines) : Jozef Sluys (orgue), Clemens Quataker (violon) et Carlo Schmitz (violoncelle) dans un concert d'hommage à J. Rheinberger.

22 octobre à 16 heures : A la Cathédrale Saint-Michel : Jean-Sébastien Bach interprété par Ewald Kooiman (Pays-Bas).

23 octobre à 20 h 15 : Dans l'église Notre-Dame des Grâces (avenue du Chant d'Oiseau à Woluwe-Saint-Pierre) : concert d'improvisation par Gerd Wachowsky (Allemagne).

24 octobre à 20 h 15 : Dans l'église Saint-Lambert (place du Sacré-Cœur à Woluwe-Saint-Lambert : « Musica Barroca Espanola » interprété par J. Sluys, G. de Reyghere, Ch. Kyprienides, D. Spektor, M. Lindal et la chorale « Le Petit Orgue » sous la direction de Dirk De Moor.

25 octobre à 20 h 15 : Dans l'église Saint-Pierre (place Cardinal Mercier à Jette) : les compositeurs lettons A. Guilmant, J. Alain, A. Kaleis interprétés par Aivar Kaleis (U.R.S.S.)

26 octobre à 20 h 15 : Dans l'église des Carmélites (avenue de la Toison d'Or) : W. A. Mozart, F. Liszt, A. Kodama et des compositeurs japonais interprétés par Mari Kodama (Japon).

27 octobre à 20 h 15 : Dans l'église Saint-Guidon (place de la Vaillance à Anderlecht) : des compositeurs des XVI[e] et XVII[e] siècles interprétés par Reinhard Jaud (Autriche).

29 octobre à 16 heures : A la Cathédrale Saint-Michel : J. Krebs, G. Stölzel, J.S. Bach interprétés par Félix Friedrich (D.D.R.)

Calendrier des manifestations culturelles et populaires

Expositions

SEPTEMBRE

BRAINE-LE-CHATEAU: Au Moulin Banal: «Plans des villes fortifiées au XVII[e] siècle. Belgique – France – Pays-Bas». Ouvert le week-end de 9 à 18 heures. Pour les groupes, tél.: 02/366.90.93 **(jusqu'au 30 septembre)**.

BRUXELLES: Au Musée du Costume et de la Dentelle (rue de la Violette, 6): «La femme et l'égalité 1789-1889: de la dentellière à l'avocate». Ouvert les lundi, mardi, mercredi et vendredi de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 heures; le jeudi de 10 à 17 heures; le week-end et les jours fériés de 10 à 13 heures **(jusqu'au 24 septembre)**.

A la Salle des Métiers d'Art du Brabant (rue Marché-aux-Herbes, 61): «Reflets, Reliefs et Transparences» de Pierre Majerus. Ouvert du lundi au samedi de 11 à 18 heures; le dimanche de 11 à 15 heures **(jusqu'au 23 septembre)**.

A la Chapelle de Nassau de la Bibliothèque Royale Albert I[er] (Mont des Arts): «Livres et documents en péril». Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 12 à 16 h 50 **(jusqu'au 21 octobre)**.

LOUVAIN-LA-NEUVE: A la Médiathèque de Louvain-la-Neuve (place Galilée, 9A): Exposition des peintures de D. Ramaekers. Ouvert les lundi, vendredi et samedi de 10 à 18 heures; les mardi et mercredi de 10 à 19 heures. Fermé les jeudi et dimanche **(jusqu'au 14 octobre)**.

SAINT-GILLES: A la Galerie «Le Salon d'Art» (rue de l'Hôtel des Monnaies, 81): «Bouquet final» de Toni Catany. Photographies. Ouvert de 9 à 12 heures et de 14 h 30 à 18 h 30. Fermé les dimanches, lundis et jours fériés **(jusqu'au 7 octobre)**.

UCCLE: A l'Auditorium Hamoir (BASF, Av. Hamoir, 12): Exposition des œuvres de Benjamin Gourmet. Ouvert du lundi au jeudi de 8 h 30 à 17 h 30 et le vendredi de 8 h 30 à 16 heures. La galerie est fermée le week-end **(jusqu'au 26 septembre)**.

VILLERS-LA-VILLE: Au Jardin des Plantes Médicinales de l'Abbaye: Exposition «Charles Delporte». Ouvert tous les week-ends de 15 à 18 heures. Renseignements: 071/87.98.98 **(jusqu'au 30 septembre)**.

WOLUWE-SAINT-PIERRE: A la Bibliotheca Wittockiana (rue du Bemel, 21-23): «Le livre en tant qu'objet d'art». Exposition organisée dans le cadre de la conférence européenne de la World Craft Council. Ouvert du mardi au samedi de 10 à 17 heures **(jusqu'au 30 septembre)**.

15 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée (place Blaise Pascal 1): «Le style et le Design automobile: passé, présent, futur» avec la collaboration de la Fédération belge de l'industrie de l'automobile et du cycle. Ouvert du lundi au vendredi de 10 à 18 heures; le dimanche de 14 à 18 heures. Fermé le samedi **(jusqu'au 12 novembre)**.

WAVRE: Au Château de l'Ermitage: «Rétrospective Félicien Rops». Ouvert tous les jours de 10 à 12 heures et de 15 à 18 heures **(jusqu'au 28 septembre)**.

23 REBECQ: Au Moulin d'Arenberg (rue Docteur Colson, 8): Les produits belges et plus particulièrement les fromages. Ouvert de 14 à 19 heures. Egalement le 24 septembre.

27 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein, 23 – rue Royale, 10): «L'homme et son image» – Art millénaire du Japon. Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures; le mercredi jusqu'à 22 heures **(jusqu'au 26 novembre)**.

Au Centre Anspach (bd Anspach – 4[e] étage): «Europalia Japon Center» comprenant une galerie d'exposition, un espace audio-visuel, un restaurant japonais, des vidéos sur la culture japonaise, etc... Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures **(jusqu'au 17 décembre)**.

SAINT-GILLES: A la Galerie Triglyphe (17, av. Général de Gaulle): «Les Haciendas des Andes équatoriennes d'André Stevens». Ouvert du mardi au vendredi de 12 à 18 heures et les samedi de 15 à 18 heures **(jusqu'au 28 octobre)**.

28 BRUXELLES: A la Banque de Bruxelles Lambert (place Royale, 6): «L'art bouddhique japonais (VII[e] au XIX[e] siècle)». Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures; le mercredi jusqu'à 21 heures. Fermé le 30 octobre **(jusqu'au 26 novembre)**.

29 BRUXELLES: Au Musée d'Art Moderne (place Royale, 1): «Yamaguchi et Saito», les pionniers de l'art abstrait au Japon. Ouvert tous les jours – sauf le lundi – de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures. Fermé les 1[er] et 11 novembre **(jusqu'au 17 décembre)**.

MONT-SAINT-GUIBERT: Portes Ouvertes à l'église Saint-Guibert. Exposition d'objets religieux du XVI[e] siècle au XX[e] siècle ainsi que d'un exceptionnel mobilier des XVII[e] et XVIII[e] siècles appartenant à l'église. Itinéraire de 40 chapelles situées dans le village **(jusqu'au 1[er] octobre)**.

NIVELLES: Au Musée Communal d'Archéologie (27, rue de Bruxelles): «Une Société urbaine à la fin de l'Ancien Régime: Nivelles. Aspects politiques, économiques, sociaux et culturels». Ouvert tous les jours sauf le mardi de 9 h 30 à 12 heures et de 14 à 17 heures **(jusqu'au 22 octobre)**.

30 BRUXELLES: Dans la Salle des Milices de l'Hôtel de Ville (Grand-Place): La Ligue des Droits de l'Homme célèbre «la liberté, l'égalité, la fraternité» et présente les lauréats d'un concours d'art contemporain. Ouvert tous les jours de 11 à 18 heures; le dimanche de 10 à 13 heures **(jusqu'au 30 octobre)**.

Dans la Tour Japonaise (1 avenue van Praet): Laques japonais provenant de la célèbre collection du Museum für Kunsthandwerk de Frankfurt a.M. Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures **(jusqu'au 17 décembre)**.

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire): «Art Namban – Les Portugais au Japon». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures; le mercredi jusqu'à 22 heures **(jusqu'au 17 décembre)**.

Au Musée Bellevue (place des Palais, 7): «Takakura. Habits de la cour impériale du Japon». Ouvert tous les jours sauf le vendredi de 10 à 16 h 45. Fermé le 11 novembre **(jusqu'au 16 novembre)**.

OCTOBRE

1 BRUXELLES: A la Galerie KB (Grand-Place, 19): «Trésors japonais des Collections Baur». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 11 à 18 heures (**jusqu'au 12 novembre**).

5 BRUXELLES: A la Générale de Banque (rue Ravenstein, 29): «Oranda. Les Pays-Bas au Japon (1600-1868)». Ouvert du lundi au vendredi de 9 à 18 heures; le samedi de 10 à 18 heures. Fermé le dimanche et les jours fériés (**jusqu'au 16 décembre**).

IXELLES: Au Musée Communal d'Ixelles (av. J. Van Volsem, 71): «Shunga. Les Images de printemps». L'érotique dans l'art japonais. Ouvert du mardi au vendredi de 13 à 19 h 30, le week-end de 10 à 17 heures. Fermé le lundi et les jours fériés (**jusqu'au 3 décembre**).

6 BRUXELLES: A la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville (Grand-Place): «Bruxelles et le Bicentenaire de la Révolution française». Ouvert en semaine de 11 à 18 heures; le dimanche de 10 à 13 heures (**jusqu'au 30 octobre**).

Au Centre belge de la Bande Dessinée (anciens magasins Waucquez – rue des Sables, 20): «Le Japon dans la Bande Dessinée européenne» et «Transfiguration». A l'aide de 5 matériaux, 5 architectes illustrent la transfiguration des matériaux en architecture. Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures. Fermé le 1er novembre (**jusqu'au 17 décembre**).

7 WAVRE: A l'Hôtel de Ville: «L'Hôtel de Ville de Wavre des origines à nos jours». Ouvert du lundi au vendredi de 14 à 18 heures et le week-end de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures (**jusqu'au 15 octobre**).

WOLUWE-SAINT-PIERRE: A la Bibliotheca Wittockiana (rue de Bemel, 21-23): «Jean de Gonet», jeune relieur français qui a littéralement «révolutionné» le monde conventionnel de la reliure d'art. Ouvert du mardi au samedi de 10 à 17 heures (**jusqu'au 9 décembre**).

8 BRUXELLES: Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire): Les nouvelles acquisitions 1979-1988». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures (**jusqu'au 17 décembre**).

18 NIVELLES: Au Waux-Hall: Exposition consacrée à l'écrivain Franz Dewandelaer. Ouvert du lundi au vendredi de 13 à 18 heures et le samedi de 9 h 30 à 12 h 30 (**jusqu'au 4 novembre**).

19 BRUXELLES: Au Musée du Costume et de la Dentelle (rue de la Violette, 6):«4ème Biennale Internationale de la Dentelle». Ouvert les lundi, mardi, mercredi et vendredi, de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 heures; le jeudi de 10 à 16 heures; le week-end et les jours fériés de 14 à 16 h 30 (**jusqu'au 25 février 1990**).

IXELLES: Chez Sotheby's (rue J. Jordaens, 32): «Estampes et objets d'art japonais». Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures (**jusqu'au 29 octobre**).

20 A la Salle des Métiers d'Art du Brabant (rue Marché-aux-Herbes, 61): «Japonese Art-Medal». Ouvert tous les jours de 11 à 18 heures (**jusqu'au 12 novembre**).

« Needelwork » d'après Keiichi Uryu.

Théâtre

SEPTEMBRE

BRUXELLES: Au Théâtre Royal du Parc (rue de la Loi 3 – Location: 02/511.41.47 ou 512.23.39) à 20 h 15 : «Le Mariage de Figaro» de Beaumarchais. Relâche le lundi. Les 10, 17 et 24 septembre: à 15 heures. Les 23 septembre, 1er et 4 octobre: à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 7 octobre**).

BRUXELLES: Au Théâtre Royal des Galeries (Galerie du Roi 32 – Tél.: :2/512.04.07) à 20 h 15: «La puce à l'oreille» de Georges Feydeau. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 24 et 30 septembre à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 8 octobre**).

15 ETTERBEEK: Au Collège Saint-Michel (entrée rue Père E. Devroye 2 – Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Le Roi Lear» de Shakespeare en théâtre Kathakali (en collaboration avec l'Atelier Théâtral de Louvain-la-Neuve).

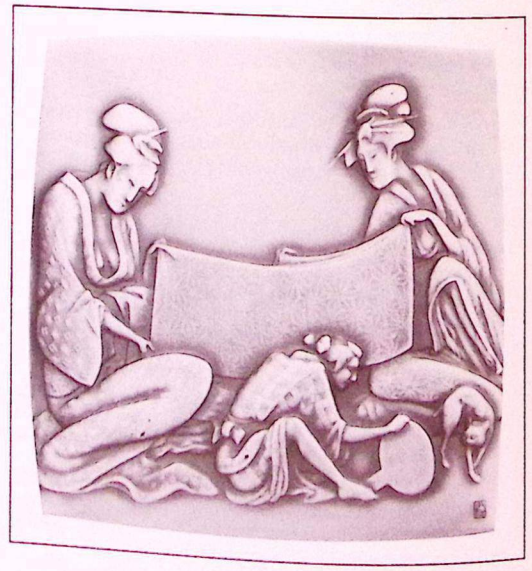
21 BRUXELLES: Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur – Tél.: 02/513.58.00) à 20 h 15: «Au petit bonheur» de Marc-Gilbert Sauvajon. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 8 et 14 octobre à 15 heures et à 20 h 15 (**jusqu'au 15 octobre**).

OTTIGNIES: Au Centre Culturel et Artistique (Réservation: 010/41.44.35) à 20 h 15: «Pauvre Bitos» de Jean Anouilh par la Comédie Claude Volter. Le 24 septembre à 16 heures (**jusqu'au 24 septembre**).

22 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar (Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Voyage au bout de la nuit» de Louis-Ferdinand Céline présenté par le Théâtre Actuel. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 6 octobre**).

25 UCCLE: Au Centre Culturel et Artistique (rue Rouge 47 – Réservation: 02/374.64.84) à 20 h 15: «Pauvre Bitos» de Jean Anouilh par la Comédie Claude Volter.

26 ETTERBEEK: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «Semblants». Mise en scène de Bernard Yerlès (**jusqu'au 21 octobre**).



SAINT-GILLES: Au Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30 – Réservation:02/538.63.58): à 12 h 40: *san'wich théâtre:* «Alphonse Allais, ce conteur ébouriffant». Du mardi au vendredi inclus (**jusqu'au 13 octobre**) — à 20 h 30: *repas-spectacle:* «Le Prince de Ligne, mémoire d'un temps perdu». Les mardis, mercredis, vendredis et samedis (**jusqu'au 21 octobre**).

OCTOBRE

3 BRUXELLES: Au Théâtre Royal de la Monnaie (place de la Monnaie) à 20 heures: «Le Grand Kabuki» dans le cadre du Festival Europalia (Réservation: 02/513.83.20 ou 218.12.11). Le 8 octobre à 15 heures (**jusqu'au 8 octobre**).

4 NIVELLES: Au Waux-Hall: (Réservation: 067/21.97.85) vers 20 heures: «Fin de partie» de Samuel Beckett par le Théâtre National.

10 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar (Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Le Minotaure» d'après une fable de F. Dürrenmatt. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 22 octobre**).

11 BRUXELLES: Au Rideau de Bruxelles (Salle du Petit Théâtre du Palais des Beaux-Arts – Réservation: 02/511.79.55) à 20 h 15: «Bed» de Jim Cartwright. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi (**jusqu'au 9 novembre**).

LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre du Blocry (Ferme du Blocry – Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Le Radeau des Morts» de Harald Mueller. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 29 octobre**).

12 SCHAERBEEK: Au Théâtre 140 (Av. Plasky 140 – Réservation: 02/733.97.08 ou 513.83.20) à 20 h 30: «La Argentina» par Kazuo Ōno dans le cadre du festival Europalia. Egalement le 13 octobre.

UCCLE: Au Centre Culturel et Artistique (rue Rouge 47 – Réservation: 02/374.64.84) à 20 h 15: «La puce à l'oreille» de Georges Feydeau par le Théâtre Royal des Galeries.

14 SCHAERBEEK: Au Théâtre 140 (av. Plasky 140 – Réservation: 02/733.97.08 ou 513.83.20) à 20 h 30: «La Mer Morte – Valse viennoise et Fantôme» par Kazuo Ōno, le père naturel du Buto.

17 BRUXELLES: Dans la grande salle du Théâtre National (Centre Rogier – Réservation: 02/217.03.03 ou 218.58.22) à 20 h 15: «Le Balcon» de Jean Genet. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi (**jusq'au 5 novembre**).

Au Botanique (rue Royale 236 – Réservation: 02/218.37.32) à 20 h 30: «Maquillages» de Hisashi Inoue (**jusqu'au 19 octobre**).

18 BRUXELLES: Au Théâtre Royal des Galeries (32 Galerie du Roi – Réservation: 02/512.04.07) à 20 h 15: «Le Cid» de Pierre Corneille. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 4 et 19 novembre: à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 26 novembre**).

26 BRUXELLES: Au Théâtre Royal du Parc (rue de la Loi 3 – Réservation: 02/511.41.47 ou 512.23.39) à 20 h 15: «Les Justes» d'Albert Camus. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 8, 11 et 19 novembre: à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 25 novembre**).

OTTIGNIES: Au Centre Culturel et Artistique (Réservation: 010/41.44.35) à 20 h 15: «Concours de circonstances» de Pauline Daumale.

27 ETTERBEEK: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «Via crucis» par le Dansemble Bonarius (**jusqu'au 29 octobre**).

Concert Opéra – Ballet

SEPTEMBRE

17 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel (parvis Sainte-Gudule) à 10 heures : « Missa super cara la Vita Mia » de Philippus de Monte interprétée par la chorale « Jeugdkoor O.-L.-V.-ter-Poel » de Tirlemont (Les Dimanches musicaux).

21 NIVELLES: A la Collégiale Sainte-Gertrude (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: L'Orchestre Symphonique de la RTBF, l'Ensemble vocal de la RTBF, l'Alliance chorale de la RTBF dans des œuvres de Gossec, Mozart et Haydn (Festival de Nivelles). Concert exceptionnel donné dans le cadre du bicentenaire de la Révolution française.

TUBIZE: A la Salle du Gymnase (Bd G. Deryck, 124) à 19 h 30 : Concert d'Automne par la Compagnie Vangeyte dans le cadre du « cycle des 4 Saisons ».

23 VILLERS-LA-VILLE: Dans l'église Notre-Dame (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 17 heures: le pianiste Luc Devos dans des œuvres de Schubert, Beethoven, Schumann et Liszt (Festival de Wallonie).

24 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel à 10 heures: « Missa 6 Vocibus » de Jozef Ryelandt interprétée par la chorale « Musica Nova » de Boom (Les Dimanches musicaux).

A la Chapelle des Minimes (62 rue des Minimes) à 10 h 45: Cantate de Bach BWV 114 « Ach, lieben Christen, seid getrost ».

25 BRUXELLES: Au Cercle Royal Gaulois (rue de la loi, 5 – Réservation : 02/513.83.20) à 20 heures: Le Cleveland Quartet dans des quatuors de Beethoven et de Berg (Festival de Wallonie).

29 BRUXELLES: Au Planétarium du Heysel (Observatoire Royal de Belgique – avenue de Bouchout, 10 – Réservation: 02/513.83.20) à 20 h 30: Le duo Bernard Lemmens et Colette Orloff dans « Les Planètes » de Gustave Holst (festival de Wallonie). Egalement le 30 septembre.

IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (Place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616) à 20 heures: L'Orchestre Symphonique de la RTBF sous la direction d'André Vandernoot dans des œuvres de Beethoven. Soliste Emmy Verhey.
OTTIGNIES-L.L.N.: Au Centre Culturel (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 20 h 15: Akito Suwaraï, lauréat du concours Reine Elisabeth 1989 avec l'Orcheste des Jeunes de la Communauté française dans des œuvres de Beethoven, Mozart, Cosaert, Schubert et Prokofiev (Festival de Wallonie).

30 VILLERS-LA-VILLE: Dans l'église Notre-Dame (Réservation : 010/61.57.77 et 61.60.15) à 17 heures: Le guitariste Alexandre Lagoya dans des œuvres de Tarrega, Granados, Albeniz, Weiss, Bach et Sor (Festival de Wallonie).

OCTOBRE

1 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel à 10 heures: « Missa super Angelus ad Pastores 8 vocum » de Praetorius interprétée par la Chorale de la Cathédrale (Les Dimanches musicaux).

6 WAVRE: Dans l'église Saint-Jean-Baptiste (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 20 heures: Le pianiste Andreï Nikolsky dans des œuvres de Bach-Busoni, Chopin et Scriabine (Festival de Wallonie).

7 OPHEYLISSEM: Au Domaine Provincial d'Hélécine (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 20 heures: l'Orchestre des Jeunes Solistes interprète les Quatre Saisons de Vivaldi et des œuvres d'Haydn (Festival de Wallonie).

8 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein – Réservation: 02/512.50.45) à 15 heures: l'Orchestre Symphonique de la RTBF sous la direction d'André Vandernoot dans des œuvres de Strauss, Mozart et Tchaikowski. Soliste: Masuko Ushioda.

11 BRAINE-L'ALLEUD: Dans l'église Saint-Etienne à 19 heures: L'Ensemble Vocal de Braine-l'Alleud sous la direction de Daniel Vandersleyen et l'organiste Robert De Pauw dans la « Missa Festiva » de Gretchaninoff. Robert De Pauw interprètera également d'autres œuvres.

13 BRAINE-L'ALLEUD: Dans la tour de l'église Saint-Etienne à 20 heures: l'organiste Jozef Sluys, le violoniste Clemens Quatacher et le violoncelliste Carlo Schmitz interprèteront des œuvres de Jozef Rheinberger.

IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (Place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616) à 20 heures: l'Orchestre Symphonique de la RTBF dans des œuvres de Berlioz, Mozart et Brahms. Soliste: Peter Frankl.

NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 20 h 15: Les Solistes de Salzbourg avec Maria Morais au piano dans des œuvres de Mozart, Beethoven et Schumann (Festival de Wallonie).

15 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts (Réservation: 02/513.83.20) à 15 heures: L'Orchestre Philharmonique de Liège et de la Communauté française dans des œuvres de Brahms, Chopin et Bartok. Soliste: Ikuyo Nakamichi (Festival de Wallonie).

17 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts (Réservation: 02/513.83.20) à 20 h 30: L'Orchestre Philharmonique de Tokyo sous la direction de Tadaaki Otaka dans des œuvres de Yoshimatsu, Dvorak et Chostakovitch. Soliste: Yuzuko Horigome.

UCCLE: A l'Auditorium Hamoir (av. Hamoir, 12 – Réservation 02/373.21.10) à 20 h 15: Hermann Prey et Helmut Deutsch dans des œuvres de F. Schubert.

20 BRAINE-L'ALLEUD: Au Foyer Culturel (Réservation: 010/61.57.77 et 61.60.15) à 20 heures: Le pianiste Daniel Blumenthal et Erez Ofer, lauréat du concours Reine Elisabeth 1989 dans des œuvres de Schubert, Beethoven, Schumann, Bizet et Kreisler (Festival de Wallonie).

IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (Place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616): L'Orchestre Philharmonique de Liège dans des œuvres de Brahms et Tchaikowski. Soliste: Etienne Rappe.

WOLUWE-SAINT-PIERRE: Au Centre Culturel (Av. Charles Thielemans – Réservation: 02/734.95.01) à 20 heures: L'Orchestre Symphonia Classica et les chœurs de l'école allemande « Ulrich Fauth » de Bruxelles dans des œuvres de Mozart et dans Carmina Burana de Carl Orff.

22 BRUXELLES: A la Chapelle des Minimes (rue des Minimes, 62) à 10 h 45: Cantate de Bach BWV 80: « Ein feste Burg ist unser Gott ».

NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 17 heures: Ricercar Consort dans des œuvres de Wilhelm Friedmann Bach (Festival de Nivelles).

25 BRUXELLES: Dans l'église Notre-Dame du Sablon à 20 h 15: l'Orchestre Camérata Léodiensis sous la direction d'Hubert Schoonbroodt dans des œuvres de Mozart. Soliste Jerrold Rubenstein. Egalement le 26 octobre. (Festival de Mozart).

26 BRUXELLES: Au Cercle Royal Gaulois (rue de la Loi 5 – Réservation: 02/513.83.20) à 20 heures: Le Trio français dans des œuvres de Fauré, Lalo et Mozart (Festival de Wallonie).

Conférences Visites – Excursions

SEPTEMBRE

17 BRUXELLES: Au Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) à 15 heures: Visite commentée: « Europe: de l'« homme naturel » au symbolisme » par J. Guisset.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT: Excursion: « Les moulins à eau et à vent du Brabant occidental ». Départ en car à 9 h 30 de la Maison communale de Woluwe-Saint-Lambert (Av. Paul Hymans, 2). Retour prévu vers 19 heures. Renseignements: 02/761.27.57.

24 BRUXELLES: Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 15 heures: visite commentée: « L'Europe: du mysticisme à l'humanisme » par G. Vanbeveren.

OCTOBRE

14 BRUXELLES: Le Club du Voyageur (rue de la Blanchisserie, 27 – Renseignements: 02/377.37.52 ou 660.88.73) à 14 heures: Un film – un témoignage: « 400.000 km autour du monde en stop avec 1$ par jour à travers 135 pays » par André Brugiroux dans le cadre des: « Après-Midi du Voyage ».

17 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: « Paysages de la lune vague – La poésie japonaise hier et aujourd'hui ». (Les Midis de la Poésie).

24 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: « La lettre cachée ou le secret dans le texte » (E. Poe, H. James, R.-L. Stevenson...) par Jacques Carion et Guy Lesire (Les Midis de la Poésie).

NOVEMBRE

7 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: « L'absolu en partage » (textes de Paul Valéry et Catherine Pozzi) par Georges Thines et Colette Bargeran (Les Midis de la Poésie).

Manifestations folkloriques et populaires

SEPTEMBRE

15 BRUXELLES: Fêtes de l'Ilot Sacré. Egalement les 16 et 17 septembre.

16 BRUXELLES: A la Grand-Place à partir de 12 heures: 5me Grande Kermesse brabançonne (musique, stands de dégustation, animations diverses) et Festival de danses folkloriques brabançonnes organisés par la Fédération Touristique du Brabant. Egalement le 17 septembre à partir de 13 h 30.

WAVRE: Fête du quartier Sainte-Reine. Egalement le 17 septembre.

17 ANDERLECHT: Marché annuel.

JODOIGNE: Fêtes du Quartier Saint-Lambert. A 14 h 30: cortège folklorique de géants (40).

18 UCCLE: A Saint-Job: Marché annuel.

22 OTTIGNIES: Fêtes de Wallonie. Renseignements au Syndicat d'Initiative: 010/43.78.11 **(jusqu'au 2 octobre).**

Ottignies-Louvain-la-Neuve à l'heure des Géants et des Records. Pour le programme, consultez la rubrique « Avis-Echos » **(jusqu'au 24 septembre).**

23 ITTRE: Ducasse de la Saint-Remy. Jeux et animations diverses, échoppes, brocantes, stands d'information.

LA HULPE: Braderie du Centre.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT: Fêtes Romanes. Concours de poésie et de chansons françaises dans le cadre de la fête de la Communauté française. Spectacles populaires et artistiques, ateliers pour enfants, échoppes, artisanat, bouquinistes et animations diverses. Egalement le 24 septembre.

24 BRAINE-LE-CHATEAU: Fête des Fermiers. Marché – concours divers – nombreuses animations.

NIVELLES: Fêtes de Wallonie et 8me Journée des Artisans.

27 BRUXELLES: Fête de la Communauté française. Programme encore à déterminer.

OTTIGNIES: 6me grande Marche en Etoile et aux Flambeaux avec la participation de plusieurs fanfares vers 18 h 45. Grand feu d'artifice.

30 BRUXELLES: Fête du Quartier Bruegel.
Sous le signe d'Europalia Japon, 200 danseurs et musiciens japonais de la ville d'Amori accompagnent un char géant de 700 kg en papier huilé appelé « Nébuta ». En outre, 200 danseurs et musiciens venant de plusieurs villes du Japon dont Yamagata et Tokyo et 18 Taïko (tambours géants) animeront le quartier.
Ces Japonais seront accueillis par 49 géants bruxellois. Egalement le 1er octobre.

IXELLES: Au Campus de l'Université libre de Bruxelles: Montgolfiades Européennes Universitaires.

OCTOBRE

1 NIVELLES: 713me Tour Sainte-Gertrude à 6 h 45. Ce tour consiste en une procession très pittoresque de 14 km à travers champs. Rentrée en ville vers 15 heures où plusieurs groupes historiques, ainsi que les géants de Nivelles et la ménagerie se joignent au cortège.

ORP-LE-GRAND: Pèlerinage à Sainte-Adèle. A 10 heures: messe solennelle suivie de la vénération des reliques. A 14 h 30 a lieu la procession escortant la châsse de la bienheureuse jusqu'à la Fontaine Sainte-Adèle dont les eaux sont réputées souveraines pour la guérison des maladies des yeux. Au retour: grande ducasse et sortie des géants d'Orp.

7 LA HULPE: Au hameau de Gaillemarde: le plus petit des grands marchés se tiendra de 9 h à 18 heures.

Au recto de notre couverture : A Bruxelles, dans un estaminet célèbre « Au Coffy », un commis du département de la guerre recevait du matin au soir les inscriptions des jeunes bourgeois et des jeunes campagnards pour l'armée de la Meuse. (Extrait de « La Belgique » par Carton de Wiart, illustration de Job – collection Georges Renoy.)

Au verso de notre couverture : Le défilé des délégations des Etats, sur la Grand-Place de Bruxelles venant affirmer l'indissolubilité de leur vie nationale. (Extrait de « La Belgique » par Carton de Wiart, illustration de Job – collection Georges Renoy.)